

Le programme Georges–Arthur Goldschmidt

OFAJ
DFJW

Programme franco–allemand
pour jeunes traducteurs littéraires

Georges–Arthur Goldschmidt–Programm

Deutsch–französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2015

Office franco-allemand
pour la Jeunesse
Deutsch-Französisches
Jugendwerk

www.ofaj.org
www.dfjw.org

Le programme Georges–Arthur Goldschmidt

Programme franco–allemand
pour jeunes traducteurs littéraires

Georges–Arthur Goldschmidt–Programm

Deutsch–französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzerinnen und
Literaturübersetzer

2015

Sommaire / Inhalt

Préface	4
Vorwort	6
Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2015	8
Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm 2015	10
Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt	12
Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt	13
Quinze ans de traduction franco-allemande	14
Fünfzehn Jahre deutsch-französische Übersetzung	16
La relève suisse est aussi de la partie !	18
Der Schweizer Nachwuchs ist auch dabei!	20
La tâche du traducteur-mentor à Arles	22
Die Aufgabe eines Mentors in Arles	24
Remerciements	26
Danksagung	28
Les auteurs, les traducteurs / Die Autoren, die Übersetzer	30
Der Komet	32
Hannes Stein // Frédéric Balmès Galiani, 2013	
Lexikon der Angst	38
Annette Pehnt // Aloïse Denis Piper, 2013	
Flamingos	44
Ulrike Almut Sandig // Raphaëlle Lacord Schöffling & Co., 2010	

Moor	50
Gunther Geltinger // Agathe Mareuge Suhrkamp, 2013	
Schilten. Schulbericht zuhanden der Inspektorenkonferenz	56
Hermann Burger // Benjamin Pécoud Artemis, 1976	
Grand nu orange	62
Nathalie Chaix // Lydia Dimitrow Bernard Campiche Éditeur, 2012	
Retour à Reims	68
Didier Eribon // Tobias Haberkorn Fayard, 2009	
Acharnement	74
Mathieu Larnaudie // Friederike Ridegh Actes Sud, 2012	
L'année des volcans	80
François-Guillaume Lorrain // Anne Thomas Flammarion, 2014	
Tous les diamants du ciel	86
Claro // Volker Zimmermann Actes Sud, 2012	
Impressum	92

Préface

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'inscrit dans un ensemble de projets initiés par l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) en faveur de la mobilité et de la mise en réseaux des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création avec un double objectif : répondre le mieux possible à la demande de formation et de professionnalisation des jeunes diplômés et aux attentes de la profession mais aussi apporter sa contribution au dialogue franco-allemand dans le domaine de la culture et des médias. L'OFAJ coordonne le partenariat, assure le suivi pédagogique et finance en grande partie le programme, grâce à un soutien financier complémentaire dans le cadre de l'Union européenne en 2015 ainsi qu'une contribution de Pro Helvetia pour un participant suisse.

Nous sommes particulièrement heureux de faire connaître avec cet ouvrage un des aspects de l'originalité des actions de notre institution, notamment en faveur des jeunes talents de la traduction littéraire qui viennent de participer au programme Georges-Arthur Goldschmidt en 2015. Cette publication a pour ambition de sensibiliser tous ceux qui agissent dans le domaine de la traduction et de l'édition, l'accessibilité des livres dans l'autre langue étant souvent déterminée par les choix opérés par les traducteurs. Elle est également à l'usage des enseignants de langue désireux de faire découvrir à leurs élèves de jeunes auteurs du pays partenaire dans le cadre d'ateliers d'écriture et de traduction. Cet ouvrage se veut enfin un outil de promotion et d'insertion professionnelle de jeunes traducteurs auprès de maisons d'édition.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt est placé sous le signe de l'échange et de la rencontre, la rencontre entre pairs mais aussi avec une œuvre. Il permet à dix jeunes traducteurs littéraires par an (cinq germanophones, cinq francophones) de découvrir, traduire, faire connaître de jeunes auteurs de l'autre pays mais aussi de s'informer sur les structures éditoriales et d'établir des contacts professionnels décisifs pour la suite de leur parcours. Ils participent à deux ateliers de traduction de trois semaines en tandem au *Collège international des traducteurs littéraires à Arles* et au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB) sous la direction de traducteurs confirmés comme Yasmin Hoffmann et Frank Heibert depuis 2013 que nous souhaitons remercier pour leur professionnalisme et leur grande sensibilité interculturelle. Les jeunes traducteurs rencontrent des professionnels de la branche du livre (éditeurs, responsables de droits, des aides à la traduction) participent à des lectures publiques organisées par l'OFAJ et ses partenaires dans des salons du Livre (Francfort et Leipzig en coopération avec ARTE Allemagne, Paris, Berlin et Arles).

Bon nombre d'entre eux ont obtenu des prix prestigieux comme le Prix André-Gide ou le Prix Stefan-George. Depuis 2000, près de 150 jeunes ont participé à ce programme. Certains d'entre eux publient directement un ou deux ans à l'issue du programme et continuent à publier par la suite.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt a été initié en 2000 par l'OFAJ qui s'est associé à des partenaires parmi les meilleurs spécialistes de la branche professionnelle du livre, la *Frankfurter Buchmesse* et le *Bureau International de l'Édition Française* (BIEF) qui se chargent de l'organisation du programme (recrutement et sélection des jeunes traducteurs, organisation des ateliers de traduction, des rencontres avec les professionnels de la branche du livre, sélection des mentors encadrant les ateliers) et Pro Helvetia pour la Suisse.

La mission principale de l'OFAJ de proposer au plus grand nombre possible de jeunes une expérience de mobilité, notamment à ceux qui ont le moins facilement accès à ces programmes, n'est pas contradictoire avec sa volonté de mettre aussi tout en œuvre grâce à ce type d'initiative, pour encourager parmi les jeunes générations, ceux qui ont un rôle essentiel de transmission et d'échange comme les jeunes traducteurs littéraires tout comme les jeunes ayant un rôle important dans les processus de décision. Là est l'ambition de l'OFAJ de créer les conditions favorables au renouveau de la coopération franco-allemande grâce à la participation de tous.

Dans le même esprit et avec les mêmes partenaires de Francfort et du BIEF, l'OFAJ soutient un programme pour jeunes libraires et éditeurs qui effectuent une mission professionnelle de trois mois dans une maison d'édition ou une librairie du pays voisin. Ce programme a permis à près de 500 jeunes professionnels d'acquérir des compétences professionnelles et linguistiques dans le pays voisin. L'édition 2015 était elle aussi co-financée par l'Union européenne.

Avec cet ouvrage, nous sommes heureux de valoriser les travaux de nouvelles générations de traducteurs littéraires que nous encourageons à œuvrer parmi les nombreux acteurs de la relation entre la France et l'Allemagne. Nous espérons qu'il leur permettra de promouvoir leur travail auprès des éditeurs et leur souhaitons de tout cœur plein succès !

Béatrice Angrand et Markus Ingenlath
Secrétaire générale et Secrétaire général de l'OFAJ

Vorwort

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm ist Teil einer Reihe von Projekten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), die sich zum Ziel gesetzt haben, die Mobilität und die Vernetzung junger qualifizierter Kräfte in den Bereichen Kultur, Kunst und Medien zu fördern. Das DFJW will dem Wunsch der Berufseinsteiger und jungen Berufstätigen nach beruflicher Qualifizierung und Weiterbildung entgegenkommen und gleichzeitig den deutsch-französischen und europäischen Dialog im Kultur- und Medienbereich anregen. Es ist zuständig für die Koordination der beteiligten Partner, organisiert die pädagogische Unterstützung und übernimmt den Großteil der Finanzierung des Programms, mit einer zusätzlichen Förderung sowohl seit 2014 seitens der Europäischen Union als auch mit einem Beitrag seitens der Stiftung Pro Helvetia seit 2012 für Teilnehmer aus der Schweiz.

Wir freuen uns sehr, Ihnen mit dieser Broschüre die jungen Literaturübersetzungstalente des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2015 vorstellen zu können und zugleich eine Facette der außergewöhnlichen Programme des DFJW zu präsentieren.

Diese Publikation soll zudem die Akteure des Literaturbetriebs auf deutsch-französische Übersetzungen aufmerksam machen, hängt der Zugang zur Literatur in der Partnersprache doch häufig von den Vorschlägen der Übersetzer* ab. Sie wird außerdem von Lehrern im Unterricht genutzt, um Schülern im Rahmen von Schreib- und Übersetzungsworkshops Autoren vorzustellen. Schließlich soll sie den jungen Übersetzern den Berufseinstieg erleichtern, indem diese mit ihren Projekten in der Verlagswelt vorgestellt werden.

Im Mittelpunkt des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms stehen der Austausch und die Begegnung, wobei sich Begegnung sowohl während der Tandemarbeit mit einem deutschen oder französischen Partner als auch in der Arbeit mit einem literarischen Werk vollzieht. Das Programm ermöglicht jährlich zehn Nachwuchsliteraturübersetzern (fünf deutschsprachige und fünf französischsprachige), Autoren aus dem jeweils anderen Land zu entdecken, zu übersetzen und im eigenen Land bekannter zu machen. Zudem bekommen sie die Gelegenheit, die Verlagswelt in Deutschland und Frankreich kennen zu lernen und wichtige Kontakte zu knüpfen, die für ihren Einstieg ins Berufsleben entscheidend sind. Die jungen Literaturübersetzer nehmen an zwei dreiwöchigen Übersetzungsworkshops teil, die im Literarischen Colloquium Berlin (LCB) und im *Collège international des traducteurs littéraires* (CITL) in Arles stattfinden. Dort arbeiten sie in Tandem- und Gruppensitzungen unter der Leitung erfahrener Übersetzer an ihren Übersetzungsprojekten. Seit 2013 sind das Yasmin Hoffmann und Frank Heibert, denen wir an dieser Stelle für die Bereitschaft zur Weitergabe ihrer enormen Fachkompetenz und ihr interkulturelles und pädagogisches Einfühlungsvermögen in den letzten drei Jahren danken wollen. Die jungen Literaturübersetzer lernen unter anderem Experten aus der Buchbranche kennen (Verleger, Verantwortliche im Bereich der Lizenzvergabe und im Bereich von Übersetzerprogrammen

und -stipendien) und nehmen an vom DFJW und seinen Partnern organisierten Lesungen teil (so zum Beispiel in Paris, Berlin und Arles und auf der Frankfurter und Leipziger Buchmesse in Kooperation mit ARTE Deutschland).

Viele der ehemaligen Programmteilnehmer wurden mit renommierten Preisen ausgezeichnet, wie beispielsweise dem André-Gide-Preis oder dem Stefan-George-Preis. Seit seiner Gründung im Jahr 2000 haben an die 150 jungen Menschen an dem Programm teilgenommen; vielen von ihnen ist es gelungen, ihre Übersetzungen im Anschluss an das Programm in einem Verlag unterzubringen und ihre Übersetzerlaufbahn fortzuführen.

Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm wurde im Jahr 2000 vom DFJW ins Leben gerufen und konnte seitdem die Frankfurter Buchmesse und das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) in Paris als renommierte Partner aus der Buchbranche sowie seit 2012 Pro Helvetia für die Schweiz dazugewinnen. Den Partnern obliegt die Organisation des Programms, die Auswahl der Stipendiaten, die Organisation der Übersetzungsateliers, die Vorbereitung und Durchführung der Treffen mit Spezialisten aus der Buchbranche sowie die Wahl der Mentoren.

Hauptaufgabe des DFJW bleibt es, möglichst vielen jungen Menschen eine Austausch Erfahrung zu ermöglichen, darunter auch solchen, die über einen erschwerten Zugang zu den Mobilitätsangeboten verfügen. Dies steht nicht im Widerspruch mit anderen Sonderprojekten wie dem Goldschmidt-Programm, das sich an Zielgruppen wendet, die eine wichtige Rolle beim Kulturtransfer und -austausch zwischen den beiden Kulturen einnehmen. Das Hauptanliegen des DFJW ist es, günstige Bedingungen zu schaffen für eine stete Erneuerung und Vertiefung der deutsch-französischen Beziehungen auf Basis eines breiten Engagements der Gesellschaft.

Aus derselben Überlegung heraus bietet das DFJW zusammen mit denselben Partnern und ebenfalls im Bereich Literatur ein weiteres Programm an, das junge Buchhändler und Verlagsmitarbeiter fördert. Im Rahmen dieses – ebenfalls aus EU-Mitteln unterstützten – Programms konnten bislang mehr als 500 junge qualifizierte Kräfte aus der Buchbranche einen berufsorientierten Aufenthalt im Verlag oder in einer Buchhandlung im Nachbarland wahrnehmen.

Wir freuen uns, mit der vorliegenden Publikation nicht nur einen Beitrag zur Förderung der kommenden Übersetzergenerationen, sondern gerade auch zum besseren kulturellen Verständnis zwischen Deutschland und Frankreich zu leisten. Denn Kultur vermittelt sich zu einem wesentlichen Teil auch durch Literatur! Wir wünschen den Programmteilnehmern viel Erfolg für ihren weiteren beruflichen Werdegang!

Dr. Markus Ingenlath und Béatrice Angrand
Generalsekretär und Generalsekretärin des DFJW

* Zur Vereinfachung der Lektüre wird in der Broschüre auf die weibliche Form verzichtet.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2015

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'adresse à de jeunes traducteurs littéraires venant de France, d'Allemagne et de Suisse.

Durant le programme, les participants travaillent à leurs traductions dans le cadre de deux ateliers de traduction, sous la tutelle de traducteurs expérimentés :

Frank Heibert a dirigé l'atelier de traduction vers l'allemand au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB). Né en 1960, il a fait ses études à Berlin, Rome et Paris, et travaille comme traducteur littéraire depuis 1983. Outre de nombreux auteurs anglo-saxons, portugais et italiens, il a traduit du français vers l'allemand Boris Vian, Marie Darrieussecq et Yasmina Reza (entre autres). Au premier semestre 2015-2016, il sera professeur invité à la *Freie Universität Berlin* pour enseigner la poétique de la traduction. Il est par ailleurs auteur, animateur d'événements littéraires et chanteur de jazz.

Côté français, c'est Yasmin Hoffmann qui a dirigé l'atelier de traduction au Collège international des traducteurs littéraires (CITL) d'Arles. Née en 1956 en Allemagne, elle a fait ses études au Canada et en France, et travaille comme traductrice littéraire depuis 1985. Entre autres, elle a traduit de l'allemand vers le français des œuvres d'Alfred Döblin, Elfriede Jelinek et Christa Wolf. Elle enseigne en outre la littérature allemande contemporaine à l'Université de Montpellier.



Frank Heibert



Yasmin Hoffmann

Par-delà les ateliers de traduction, le programme Goldschmidt contribue à développer les échanges de droits entre la France, l'Allemagne et la Suisse. Car aujourd'hui, un traducteur doit non seulement faire preuve de compétences linguistiques, mais aussi connaître le fonctionnement du monde de l'édition. Voilà pourquoi les jeunes traducteurs se présentent au programme Goldschmidt avec le projet de traduire un texte libre de droits. Ainsi, ils prennent l'habitude de se tenir au courant des parutions potentiellement exportables dans le pays voisin.

La présente brochure a pour but de présenter les jeunes traducteurs et leur travail pendant le programme – à souligner que le choix des textes leur appartient.

Bonne lecture !

Das Georges–Arthur Goldschmidt–Programm 2015

Das Goldschmidt-Programm richtet sich an junge Literaturübersetzer aus Deutschland, Frankreich und der Schweiz.

Das Programm bietet den Teilnehmern die Gelegenheit, in zwei Übersetzungswerkstätten gemeinsam unter der Leitung erfahrener Übersetzer an ihren Texten zu arbeiten.

Frank Heibert leitete im Literarischen Colloquium Berlin (LCB) die Werkstatt für Übersetzungen ins Deutsche. Er wurde 1960 geboren und studierte Romanistik und Germanistik in Berlin, Rom und Paris. Als Literaturübersetzer arbeitet er seit 1983. Neben zahlreichen Autoren aus den USA, Portugal und Italien übertrug er beispielsweise Boris Vian, Marie Darrieussecq und Yasmina Reza aus dem Französischen ins Deutsche. Im Wintersemester 2015/2016 wird er Gastprofessor für Poetik der Übersetzung an der Freien Universität Berlin. Nebenbei arbeitet er als Autor, Moderator von Literaturveranstaltungen und als Jazzsänger.

Yasmin Hoffmann betreute im *Collège international des traducteurs littéraires* (CITL) in Arles die Werkstatt für Übersetzungen ins Französische. Sie wurde 1956 in Deutschland geboren und studierte in Kanada und Frankreich. Als Literaturübersetzerin arbeitet sie seit 1985. Unter anderem hat sie Werke von Alfred Döblin, Elfriede Jelinek und Christa Wolf aus dem Deutschen ins Französische übertragen. Darüber hinaus arbeitet sie als Universitätsprofessorin für deutsche Gegenwartsliteratur in Montpellier.

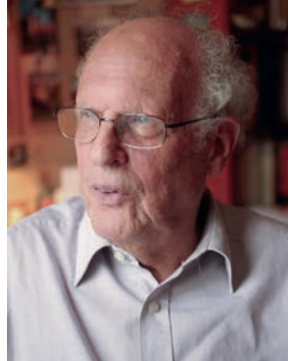


Neben den Übersetzerwerkstätten trägt das Goldschmidt-Programm zur Entwicklung des Lizenzaustauschs zwischen Deutschland, Frankreich und der Schweiz bei.

Ein Übersetzer muss heutzutage nicht nur im sprachlichen Bereich kompetent sein, sondern außerdem profunde Kenntnisse darüber mitbringen, wie die Verlagswelt funktioniert. Deshalb bewerben sich die Nachwuchsübersetzer beim Goldschmidt-Programm mit einem Übersetzungsprojekt, dessen Rechte noch nicht ins Nachbarland verkauft wurden. Sie sollen dazu ermuntert werden, Ausschau zu halten nach möglichen exportfähigen Neuerscheinungen.

Sinn und Ziel dieser Broschüre ist die Präsentation der jungen Übersetzer samt Arbeitsproben – die Auswahl der Textstellen obliegt dabei den Übersetzern.

Viel Freude bei der Lektüre!



Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt naît le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg. Il passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère aîné. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, ils échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront plus jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt prend la nationalité française ; le français devient sa langue. Il fait des études d'allemand à la Sorbonne et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit vers l'allemand quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français, mais également, depuis peu, en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (1981), *Un Jardin en Allemagne* (1986), *La Forêt interrompue* (1991), trois récits autobiographiques publiés en allemand (*Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. Il publie en 2011 sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux Éditions du Seuil. En 2013 paraissent ses textes *Heidegger et la langue allemande* (UQAC) et *La Joie du passeur* (CNRS). En 2014, les éditions allemandes S. Fischer publient la nouvelle *Der Ausweg*.

Au cours de sa carrière, il reçoit, entre autres récompenses, le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme docteur *honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne. En 2009, il est nommé citoyen d'honneur de sa ville natale, Reinbek. En 2007, il a accepté de parrainer le programme franco-allemand pour jeunes traducteurs littéraires. C'est, d'année en année, avec beaucoup d'enthousiasme qu'il partage son expérience avec les participants.

Der Schirmherr: Georges–Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren. Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem älteren Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden versteckt in einem Waisenhaus in der Haute-Savoie der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern aber sehen sie niemals wieder. Goldschmidt nimmt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch an der Sorbonne und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt. Neben seiner Übersetzertätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und seit einiger Zeit auch wieder in deutscher Sprache. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag (Le Miroir quotidien, 1981)*, *Der unterbrochene Wald (La Forêt interrompue, 1991)*, die auf Deutsch erschienenen autobiographischen Erzählungen *Die Absonderung (1991)*, *Die Aussetzung (1996)* und *Die Befreiung (2007)*, sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiografie *Über die Flüsse (La Traversée des fleuves, 1999)*. Seine Erzählungen *Ein Wiederkommen (2012)* und *Der Ausweg (2014)* erscheinen im S. Fischer Verlag. Auf Französisch werden 2013 seine Texte *Heidegger et la langue allemande* und *La Joie du passeur* veröffentlicht.

Für seine Veröffentlichungen erhält er unter anderem 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den Prix France Culture, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde. 2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen. 2007 hat er die Schirmherrschaft des deutsch-französischen Literaturübersetzerprogrammes übernommen. Mit großer Leidenschaft teilt er seither Jahr für Jahr seine Erfahrung mit den Nachwuchsübersetzern.

Quinze ans de traduction franco-allemande

Le programme Goldschmidt, destiné aux jeunes traducteurs venant de France, d'Allemagne et de Suisse, fête ses quinze ans cette année. Depuis sa création, 150 traducteurs en début de carrière ont pu profiter des ateliers de traduction qui se déroulent chaque année au CITL à Arles et au *Literarisches Colloquium* à Berlin, sous la tutelle de traducteurs expérimentés.

Très bien identifié par les professionnels du livre français et allemand, le programme bénéficie aujourd'hui d'une certaine notoriété et la liste des traductions publiées par les « traducteurs Goldschmidt » est impressionnante : plus de 100 titres traduits de l'allemand vers le français depuis 2006, dont des auteurs classiques comme Rosa Luxemburg et d'importants auteurs contemporains tel Paul Nizon, Hans-Ulrich Treichel ou Ferdinand von Schirach. Dans l'autre sens, plus de 150 auteurs francophones ont été traduits vers l'allemand, dont Emmanuel Carrère, Mathias Malzieu, Cécile Wajsbrot, Laurent Gaudé et David Foenkinos, pour n'en citer que quelques illustres exemples. Côté suisse, les traducteurs ont jusqu'ici traduit des romans des auteurs suisses Lukas Hartmann, Eleonore Frey et Hermann Burger pendant le programme.

Grâce au programme Goldschmidt, la traduction littéraire n'est plus une activité solitaire. Sa particularité, qui consiste à faire travailler en tandem un traducteur germanophone avec son homologue francophone, a d'ailleurs fait école : la Fabrique des traducteurs au CITL à Arles et l'École de traduction littéraire proposée par le CNL s'en sont inspirées, tant il est bénéfique pour un traducteur d'avoir un collègue de langue maternelle à ses côtés pour pouvoir échanger sur les difficultés de compréhension ou de subtilités de style.

Le programme Goldschmidt a également réussi à sortir les traducteurs de l'ombre. Trop longtemps effacés, ils montent de plus en plus souvent sur scène pour promouvoir leur travail. Depuis plusieurs années, les traductions effectuées pendant le programme sont présentées sur le stand du CNL au Salon du livre de Paris. Côté allemand, une coopération a très vite été mise en place avec les stands d'ARTE sur la Foire du livre de Francfort et celle de Leipzig, qui accueillent chaque année les participants du programme pour des lectures bilingues.

L'évolution du programme Goldschmidt dans ce sens découle du travail des traducteurs expérimentés qui encadrent les ateliers de traduction à Arles et à Berlin. Grâce à leur engagement, la présentation des textes traduits qui clôt traditionnellement le programme a pris la forme d'une lecture scénique digne d'être présentée à un plus large public. Chose faite pour la première fois cette année, grâce au nouveau partenariat avec l'Institut Goethe, qui a accueilli les traducteurs dans sa bibliothèque. Cette lecture mise en scène par Yasmin Hoffmann et Frank Heibert, tous les deux tuteurs de 2013 à 2015, offrait une excellente occasion de plonger au cœur de différents univers littéraires dans les deux langues. D'autres coopérations avec des institutions culturelles seront envisagées pour la suite de ce programme qui, malgré la difficulté de faire passer la littérature germanophone et francophone dans le pays voisin, a réussi à s'y ménager une très belle place.

Katja Petrovic, Bureau International de l'Édition Française (BIEF)

Fünfzehn Jahre deutsch-französische Übersetzung

Das Goldschmidt-Programm feiert dieses Jahr seinen 15. Geburtstag. Es richtet sich an junge Literaturübersetzer aus Frankreich, Deutschland und der Schweiz und ist nach seinem Schirmherren, dem deutsch-französischen Autor und Übersetzer Georges-Arthur Goldschmidt benannt. Seit der Gründung konnten 150 Nachwuchsübersetzer von den beiden Workshops im Literarischen Colloquium in Berlin und im *Centre international des traducteurs littéraires* (CITL) in Arles profitieren, die jedes Jahr im Rahmen des Programms von erfahrenen Mentoren geleitet werden.

Im deutsch-französischen Literaturbetrieb ist das Programm zur Referenz geworden und die Liste der „Goldschmidt-Übersetzungen“ ist beeindruckend: Mehr als 100 Titel aus dem Deutschen wurden seit 2006 ins Französische übersetzt, darunter moderne Klassiker wie Rosa Luxemburg und bedeutende Gegenwartsautoren wie Paul Nizon, Hans-Ulrich Treichel oder Ferdinand von Schirach. Auf der Gegenseite wurden 150 Werke französischsprachiger Autoren übersetzt, darunter Emmanuel Carrère, Mathias Malzieu, Cécile Wajsbrot, Laurent Gaudé und David Foerkinos, um nur einige sehr bekannte zu nennen. Von den Teilnehmern aus der Schweiz wurden bisher Romane der Schweizer Autoren Lukas Hartmann, Eleonore Frey und Hermann Burger übersetzt.

Dank des Goldschmidt-Programms ist Übersetzen keine einsame Tätigkeit mehr, denn seine Besonderheit besteht darin, dass jeweils ein französischsprachiger und ein deutschsprachiger Übersetzer gemeinsam an ihren Texten arbeiten. Und die Tandem-Methode hat Schule gemacht: sowohl die *Fabrique des traducteurs* im CITL in Arles als auch die Übersetzerschule des *Centre national du livre* (CNL) in Paris haben sie übernommen, weil es sich bewährt hat, einen Muttersprachler zur Seite zu haben, um Verständnis- und Stilfragen zu klären.

Auch führen Übersetzer durch das Goldschmidt-Programm kein Schattendasein mehr. Immer öfter sitzen sie auf dem Podium bei Lesungen und Diskussionen, um ihre Arbeit zu präsentieren. So zum Beispiel am Stand des CNL auf der Pariser Buchmesse, oder am

ARTE-Stand der Leipziger und Frankfurter Buchmesse, wo jedes Jahr zweisprachige Lesungen mit den Goldschmidt-Übersetzern veranstaltet werden.

Diese Entwicklung wurde von den Mentoren der Werkstatt in Berlin und Arles angeregt und gefördert. Ihrem Engagement ist es zu verdanken, dass die übersetzten Texte am Ende des Programms in Form einer szenischen Lesung auch einem breiteren Publikum präsentiert werden können – dieses Jahr zum ersten Mal in der Bibliothek des Pariser Goethe-Instituts. Inszeniert wurden die Texte von Yasmin Hoffmann und Frank Heibert, die von 2013 bis 2015 als Tutoren die Workshops leiteten. Eine wunderbare Gelegenheit, in verschiedenste Geschichten einzutauchen, noch dazu in beiden Sprachen. Weitere Kooperationen in diesem Bereich sind in Zukunft geplant für ein Programm, das trotz der Schwierigkeiten, deutsch- und französischsprachige Literatur im Nachbarland zu verlegen, seinen kleinen, aber festen Platz gefunden hat.

Katja Petrovic, *Bureau International de l'Édition Française* (BIEF)

La relève suisse est aussi de la partie !

Depuis 2012, la Fondation suisse pour la culture, Pro Helvetia, s'est associée à ce beau projet qu'est le programme Georges-Arthur Goldschmidt, qui accueille depuis lors de jeunes traducteurs littéraires suisses. Ce programme unique enrichit à merveille les diverses possibilités de soutien de notre fondation.

Dans un pays comme la Suisse, où le plurilinguisme et la diversité culturelle sont mis en avant et font partie intégrante du quotidien, la traduction joue un rôle essentiel dans le bon fonctionnement de notre pays. En tant que Fondation suisse pour la culture, Pro Helvetia souhaite contribuer autant que possible à promouvoir cet échange. C'est pour cela que notre fondation s'engage depuis des années dans la traduction littéraire et qu'elle compte renforcer ce soutien dès 2016, autant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. Le fait que Pro Helvetia, et avec elle de jeunes traducteurs suisses, puissent s'associer au programme Georges-Arthur Goldschmidt, s'intègre parfaitement dans notre politique. À présent, grâce à cette coopération internationale, nous pouvons soutenir de manière ciblée la relève dans le domaine de la traduction.

Camille Luscher, Lionel Felchlin et Benjamin Pécoud, trois traducteurs suisses de talent, ont déjà pu profiter des ateliers mis en place et ont ainsi eu la chance de se perfectionner dans leur domaine professionnel. Le programme permet par ailleurs aux jeunes participants de rencontrer personnellement des éditeurs. Ces rencontres leur ouvrent non seulement une connaissance des milieux éditoriaux, mais également de précieuses perspectives de coopération. De manière symétrique, les éditeurs peuvent découvrir de nouveaux auteurs et enrichir leur catalogue de littérature étrangère. Dans cette constellation favorable, il revient aux jeunes traducteurs de se faire les ambassadeurs passionnés des œuvres sur lesquelles ils travaillent, tout en servant simultanément la promotion de leur propre carrière.

La richesse et la diversité des traductions ayant vu le jour grâce au programme Goldschmidt sont autant de preuves de sa qualité. La Fondation Pro Helvetia se réjouit grandement que cette coopération soit reconduite, à l'écoute et au profit des nouvelles générations de traducteurs littéraires.

Angelika Salvisberg,
Responsable de la division Littérature et Société chez Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture, Zurich

Der Schweizer Nachwuchs ist auch dabei!

Seit 2012 beteiligt sich die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia am Georges-Arthur Goldschmidt-Programm, diesem ganz wunderbaren Projekt, das nun auch jungen Schweizer Literaturübersetzern offensteht. Das Goldschmidt-Programm ist einzigartig und ergänzt die sonstigen Fördermöglichkeiten unserer Stiftung aufs Schönste.

Die Übersetzung spielt in einem Land wie der Schweiz, wo die Mehrsprachigkeit und die Kulturvielfalt hochgehalten werden und Bestandteile des Alltags sind, eine wesentliche Rolle für das gute Funktionieren unseres Landes. Als schweizerische Kulturstiftung will Pro Helvetia dazu beitragen, diesen Austausch wo immer möglich zu fördern.

Daher engagiert sich unsere Stiftung seit Jahren für die literarische Übersetzung und möchte diese Unterstützung ab 2016 im In- und Ausland weiter ausbauen. Dass Pro Helvetia – und mit ihr junge Schweizer Übersetzer – 2012 in das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm aufgenommen wurde, hat sich also wunderbar gefügt. Dank dieser internationalen Partnerschaft können wir auch den Übersetzer-Nachwuchs gezielt fördern.

Camille Luscher, Lionel Felchlin und Benjamin Péroud, drei talentierte Übersetzer aus der Schweiz, konnten von den Werkstätten profitieren und hatten so die Chance, sich in ihrem beruflichen Umfeld weiter zu qualifizieren.

Darüber hinaus haben die Programmteilnehmer die Gelegenheit, Verleger persönlich kennenzulernen. Durch diese Begegnungen lernen sie nicht nur die Verlagsbranche besser kennen, sie eröffnen ihnen auch wertvolle berufliche Perspektiven für eine gelungene Zusammenarbeit. Ihrerseits können die Verleger auf diese Weise neue Autoren entdecken und ihren Katalog erweitern. Eine günstige Konstellation, in der die jungen Übersetzer zu leidenschaftlichen Botschaftern der von ihnen gewählten Texte werden und dabei gleichzeitig an ihrer eigenen Karriere arbeiten.

Die Vielseitigkeit der aus dem Goldschmidt-Programm hervorgegangenen Übersetzungen beweist seine Qualität. Die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia freut sich sehr über die Fortsetzung dieser Zusammenarbeit, die der neuen Generation von Literaturübersetzern zugutekommen wird.

Angelika Salvisberg,
Leiterin Abteilung Literatur und Gesellschaft
der Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia, Zürich

La tâche du traducteur – mentor à Arles

Encadrer cinq apprentis-traducteurs francophones qui soumettent leurs solutions et travaux, mais aussi leurs interrogations et lacunes à cinq apprentis-traducteurs germanophones plus un mentor, n'est pas chose aisée.

Cela ne l'est ni pour la personne qui soumet son travail au regard critique de l'assistance, et qui, par là-même, s'expose dans sa capacité analytique et créatrice, ni pour les personnes qui doivent trouver in situ le ton juste afin que la critique ouvre la voie à des réflexions nouvelles. La chose est encore moins aisée pour la personne censée guider les débats, car bien souvent elle est dans la position de celle qui doit concilier l'inconciliable : le principe de réalité et celui du plaisir. Elle doit en premier lieu se faire transformatrice de conflits qui, en rappelant sans cesse des réalités, aboutiront à une esthétique de la traduction en adéquation avec le texte d'origine. Si son rôle peut ressembler à celui d'un trouble-fête qui brise des élans, il lui incombe cependant aussi d'ouvrir des voies plus séduisantes et constructives que sont la transgression et le détournement.

Car pour être séduisante une traduction doit oser la destruction, doit oser détruire le rapport servile et mimétique, se faire iconoclaste et promesse à travers des bribes, à travers l'agrandissement ou la réduction, c'est selon. Walter Benjamin compare la traduction aux débris d'une amphore, et cette métaphore me paraît plus parlante que bien des discours théoriques :

« Car de même que les débris d'une amphore, pour que l'on puisse reconstituer le tout, doivent être contigus dans les plus petits détails, mais non identiques les uns aux autres, ainsi au lieu de se rendre semblable au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, dans un mouvement d'amour et jusque dans le détail, faire passer dans sa propre langue le mode de visée de l'original : ainsi de même que les débris deviennent reconnaissables comme fragments d'une même amphore, original et traduction deviennent reconnaissables comme fragments d'un langage plus grand. » (Benjamin, *La Tâche du traducteur*, 1921)

Faire deviner, désirer et faire désirer l'original, voilà la seule promesse que peut faire un traducteur, sachant qu'il n'est pas toujours possible de la tenir, mais c'est déjà beaucoup. Ni dévoiler, ni recouvrir, mais séduire dans la présence par l'absence. Pour cela il faut déployer des trésors d'imagination, qui ont un dénominateur commun : l'esprit et le trait de l'esprit (*Witz*), auquel on n'accordera jamais assez d'importance. Il faut biaiser, oser le détournement, et que l'on procède par allusions subtiles, à mots couverts, ou que l'on piège le mot à la lettre, peu importe, pourvu que l'élégance, l'économie et la vivacité de l'esprit y soient. Pourvu que cela fonctionne comme en rêve, où tout n'est que transposition, déplacement et condensation (*Entstellung, Verschiebung, Verdichtung*).

Traduire n'est donc pas reproduire, traduire c'est produire, c'est un acte de transgression qui prend tout son sens s'il enfreint des interdits de la pensée, s'il déstabilise des repères. Le bât qui blesse se situe là : comment faire pour évaluer le juste degré de la transgression-transposition ? Évoquez devant un Allemand le « *Wattenmeer* » et aussitôt il se voit transporté vers les romantiques paysages de la Mer du Nord ou de la Baltique, traduisez par « vasière » et le Français ne verra plus que vase et boue. Là où l'un entend de la poésie à l'état pur, l'autre entend : rupture de syntaxe déplacée dans ce contexte-là.

S'il ne me fallait retenir qu'un aspect du travail accompli pendant les trois années où j'ai encadré le programme Goldschmidt, ce serait celui du plaisir à voir fonctionner la transmission interculturelle entre les partenaires des tandems franco-allemands et la transmission intergénérationnelle. Mais ce n'est pas la transmission d'un savoir en particulier qui a retenu mon intérêt – c'est plutôt la transmission en tant que dynamique qui implique le travail actif de celui qui reçoit qui a fait mon plaisir : c'est savoir que l'œuvre qui sortira de l'atelier témoignera de ce qui a été saisi et ressaisi avec d'autres mots.

Yasmin Hoffmann,

Responsable de l'atelier de traduction vers le français

Professeure à l'Université Paul Valéry, Montpellier

Die Aufgabe eines Mentors in Arles

Fünf frankofone Nachwuchsübersetzer anzuleiten, die fünf deutschsprachigen Kollegen und einem Mentor nicht nur ihre Lösungen und Geistesblitze, sondern auch ihre Fragen und Lücken offenbaren, ist keine leichte Aufgabe.

Weder für denjenigen, der seine Arbeit dem kritischen Blick seiner Zuhörerschaft aussetzt und damit seine analytischen und kreativen Fähigkeiten offenlegt, noch für diejenigen, die *in situ* den richtigen Ton finden müssen, damit die Kritik den Weg für weiteres Nachdenken ebnen kann. Noch schwieriger ist diese Aufgabe für die Person, welche die daraus entstehenden Diskussionen leiten soll, denn oft muss sie das Unvereinbare eben doch miteinander vereinbaren: das Prinzip der Realität mit dem Prinzip der Lust am Text. Sie muss Konflikte umwandeln, Konflikte, die durch das ständige Abgleichen mit der Realität, aus der Übersetzung eine Ästhetik machen, die dem Original gerecht wird. Diese Rolle gleicht zuweilen der des Spielverderbers, gleichzeitig kann die Person aber auch Türen für sehr viel angenehmere und konstruktivere Grenzüberschreitungen und Umwege öffnen.

Denn wenn von der Übersetzung ein Reiz ausgehen soll, sowohl um uns zu verführen als auch um uns zu irritieren, muss die Übersetzung Zerstörung wagen. Sie muss sich trauen, ihr Verhältnis zum Sklavenhaften und Mimetischen zu zerstören, sie muss über das Bruchstückhafte, die Vergrößerung oder Reduktion – ganz je nachdem – zum Versprechen werden. Walter Benjamin vergleicht die Übersetzung mit den Scherben eines Gefäßes – eine Metapher, die auch im Rahmen des aktuellen translatorischen Diskurses nichts von ihrer Brisanz verloren hat:

„Wie nämlich Scherben eines Gefäßes, um sich zusammenfügen zu lassen, in den kleinsten Einzelheiten einander zu folgen, doch nicht so zu gleichen haben, so muß, anstatt dem Sinn des Originals sich ähnlich zu machen, die Übersetzung liebend vielmehr und bis ins Einzelne hinein, dessen Art des Meinens in der eigenen Sprache sich an bilden, um so beide wie Scherben als Bruchstücke eines Gefäßes, als Bruchstück einer größeren Sprache erkennbar zu machen.“ (Benjamin, *Die Aufgabe des Übersetzers*, 1921)

Den Originaltext erahnen lassen, sich nach dem Original sehnen und das Original begehrenswert machen, ist das einzige Versprechen, das ein Übersetzer machen kann; und auch wenn er es nicht immer einlösen kann, ist das schon sehr viel.

Dafür muss er die Schätze der Imagination zu Tage fördern, Esprit und Witz, denen man nie genügend Bedeutung beimessen kann. Der Übersetzer muss den Umweg wagen, ganz gleich, ob er dabei auf subtile Anspielungen, Andeutungen oder wortwörtliche Interpretation zurückgreift, Hauptsache, geistige Eleganz und Lebendigkeit werden bemüht. Wie im Traum, wo alles nichts als Entstellung, Verschiebung und Verdichtung ist, soll der Übersetzer vorgehen.

Übersetzen bedeutet also nicht zu reproduzieren, sondern zu produzieren, es ist ein Akt der Transgression, der erst seinen ganzen Sinn entfaltet, wenn er sich über Denkverbote hinwegsetzt, Gewissheiten ins Wanken bringt. Aber wie den richtigen Grad zwischen Transgression und Transposition ausloten? An diesem Punkt werden sich immer die Geister scheiden. Erwähnt man einem Deutschen gegenüber das Wort „Wattenmeer“ sieht er die romantische Landschaft der Nord- oder Ostsee vor sich, übersetzt man es mit „*vasière*“, so hat der Franzose nichts als Schlick und Matsch vor Augen.

Wenn mir etwas von den drei Jahren, in denen ich die Übersetzerwerksatt in Arles geleitet habe, in Erinnerung bleibt, dann ist es die Freude darüber zu sehen, wie Weitergabe und Austausch funktionieren, ob interkulturell, zwischen den deutsch-französischen Übersetzer-Tandems oder zwischen den Generationen. Und dabei interessiert mich nicht speziell die Weitergabe von Wissen, sondern die Weitergabe im Sinne einer Dynamik, welche die aktive Arbeit des Empfängers einschließt. Wenn etwas meine Freude ausgemacht hat, dann dies: das Wissen, dass das aus dem Atelier hervorgegangene Werk Zeuge wird von dem, was erfasst und durch andere – weder ganz gleich noch ganz anders – neu verfasst wurde.

Yasmin Hoffmann,

Leiterin der Übersetzungswerkstatt (vom Deutschen ins Französische) in Arles

Professorin an der Universität Paul Valéry, Montpellier

Remerciements

L'OFJA, le BIEF et la Foire du livre de Francfort tiennent à remercier leurs partenaires :

Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Arles
Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin

L'OFJA, le BIEF et la Foire du livre de Francfort remercient également toutes les maisons d'édition, agences littéraires, institutions culturelles et personnes qui ont accueilli et soutenu les jeunes traducteurs dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2015.

Du côté français :

Norbert Czarny, critique littéraire à *La Quinzaine littéraire*

Barbara Fontaine, ancienne directrice de l'atelier de traduction Goldschmidt à Arles

Olivier Mannoni, ancien président de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) et responsable de l'École de traduction littéraire du Centre national du livre (CNL)

Institutions :

BIEF (Pierre Myszkowski, Katja Petrovic, Chayma Soltani), Collège international des traducteurs littéraires d'Arles CITL (Jörn Cambreleng, Chloé Roux), Institut Goethe à Paris (Aurélié Marquer, Ulla Wester)

Maisons d'éditions :

Allia (Danielle Orhan), Dargaud-Lombard-Dupuis (Émilie Védís), Éditions Viviane Hamy (Maylis Vauterin), L'Agume (Chloé Marquaire), Le Tripode (Frédéric Martin), Les Arènes (Catherine Farin), Stock (Stefanie Drews, Lisa Labbe), Tusitala (Mikaël Demets)

Revue :

Page des libraires (Ingrid Svendsen)

Librairie :

La Manœuvre (Jérôme Cuvelier)

Du côté allemand :

Institutions :

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin (Elisabeth Beyer, Béatrice Monvoisin), *Frankfurter Buchmesse* (Anne-Kathrin Häfner, Marie-Astrid Lehoux, Niki Théron), *Haus des Buches*, *Literarisches Colloquium Berlin* LCB (Thorsten Dönges, Corinna Ziegler), Litprom (Corry von Mayenburg)

Maisons d'éditions :

Aufbau Verlag (Inka Ihmels, Amelie Thoma), Digitalverlag mikrotex (Nikola Richter), Matthes & Seitz Verlag (Dr. Andreas Rötzer), Schöffling & Co Verlag (Dr. Sabine Baumann), S. Fischer Verlage (Elisa Diallo, Isabel Kupski, Sascha Michel), Suhrkamp Verlag (Christoph Hassenzahl, Frank Wegner), Ullstein Verlag (Pia Götz, Claudia Puls, Nina Wegscheider), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Verlagshaus Jacoby & Stuart (Maria Holtrop, Edmund Jacoby)

Agence littéraire :

Übersetzeragentur Brovot & Klöss (Thomas Brovot)

Librairies :

Autorenbuchhandlung Marx & Co (Barbara Determann, Bettina Raue), Berliner Büchertisch (Claire Géhin, Matthias Koch), Buchhandlung Moritzplatz (Ben von Rimscha), Librairie Zadig (Patrick Suel)

Du côté suisse :

Institutions :

Centre culturel suisse à Paris (Olivier Kaeser, Aurélie Garzuel), Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia (Angelika Salvisberg, Anna Schlossbauer)

Maisons d'édition :

Nagel & Kimche (Dirk Vaihinger), Éditions Zoé (Marylise Pietri)

Danksagung

Das DFJW, die internationale Abteilung der Frankfurter Buchmesse und das BIEF möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken:

Literarisches Colloquium Berlin (LCB)
Collège international des traducteurs littéraires (CITL), Arles

Das DFJW, die Frankfurter Buchmesse und das BIEF möchten ebenso herzlich allen Verlagen, Agenturen, kulturellen Einrichtungen und Personen danken, die die jungen Übersetzer des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2015 unterstützt und empfangen haben.

Auf deutscher Seite:

Institutionen:

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), *Bureau du livre de l'ambassade de France à Berlin* (Elisabeth Beyer, Béatrice Monvoisin), Frankfurter Buchmesse (Anne-Kathrin Häfner, Marie-Astrid Lehoux, Niki Théron), Haus des Buches, Literarisches Colloquium Berlin LCB (Thorsten Dönges, Corinna Ziegler), Litprom (Corry von Mayenburg)

Verlage:

Aufbau Verlag (Inka Ihmels, Amelie Thoma), Digitalverlag mikrotex (Nikola Richter), Matthes & Seitz Verlag (Dr. Andreas Rötzer), Schöffling & Co Verlag (Dr. Sabine Baumann), S. Fischer Verlage (Elisa Diallo, Isabel Kupski, Sascha Michel), Suhrkamp Verlag (Christoph Hassenzahl, Frank Wegner), Ullstein Verlag (Pia Götz, Claudia Puls, Nina Wegscheider), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Verlagshaus Jacoby & Stuart (Maria Holtrop, Edmund Jacoby)

Übersetzeragentur:

Brovot & Klöss (Thomas Brovot)

Buchhandlungen:

Autorenbuchhandlung Marx & Co (Barbara Determann, Bettina Raue), Berliner Büchertisch (Claire Géhin, Matthias Koch), Buchhandlung Moritzplatz (Ben von Rimscha), *Librairie Zadig* (Patrick Suel)

Auf französischer Seite:

Norbert Czarny, Literaturkritiker bei *La Quinzaine littéraire*

Barbara Fontaine, ehemalige Leiterin des Goldschmidt-Übersetzerateliers in Arles

Olivier Mannoni, ehemaliger Vorsitzender der *Association des traducteurs littéraires de France* (ATLF) und Beauftragter der *École de traduction littéraire* vom *Centre national du livre* (CNL)

Institutionen:

BIEF (Pierre Myszkowski, Katja Petrovic, Chayma Soltani), *Collège international des traducteurs littéraires d'Arles* CITL (Jörn Cambreleng, Chloé Roux), Goethe-Institut in Paris (Aurélie Marquer, Ulla Wester)

Verlage:

Allia (Danielle Orhan), *Dargaud-Lombard-Dupuis* (Émilie Védis), *Éditions Viviane Hamy* (Maylis Vauterin), *L'Agume* (Chloé Marquaire), *Le Tripode* (Frédéric Martin), *Les Arènes* (Catherine Farin), *Stock* (Stefanie Drews, Lisa Labbe), *Tusitala* (Mikaël Demets)

Zeitschrift:

Page des libraires (Ingrid Svendsen)

Buchhandlung:

La Manœuvre (Jérôme Cuvelier)

Auf schweizer Seite:

Institutionen:

Centre culturel suisse in Paris (Olivier Kaeser, Aurélie Garzuel), Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia (Angelika Salvisberg, Anna Schlossbauer)

Verlage:

Nagel & Kimche (Dirk Vaihinger), *Éditions Zoé* (Marylise Pietri)

Les auteurs

Die Autoren

Hannes Stein

Annette Pehnt

Ulrike Almut Sandig

Gunther Geltinger

Hermann Burger

Nathalie Chaix

Didier Eribon

Mathieu Larnaudie

François-Guillaume Lorrain

Claro

Les traducteurs
Die Übersetzer

Frédéric Balmès
Aloïse Denis
Raphaëlle Lacord
Agathe Mareuge
Benjamin Pécoud

Lydia Dimitrow
Tobias Haberkorn
Friederike Ridegh
Anne Thomas
Volker Zimmermann

Der Komet

Hannes Stein

L'auteur / Der Autor

Hannes Stein naît en 1965 à Munich. Il vit aux États-Unis, où il travaille en tant que journaliste et rédacteur littéraire pour de grands journaux allemands. Dans son premier roman, *Der Komet*, il imagine ce que serait devenue l'Europe si aucune guerre mondiale n'avait eu lieu. De Vienne et son faste impérial à la station orbitale installée sur la Lune, Hannes Stein, en développant cette vision alternative de l'Histoire, nous invite à une réflexion sur le hasard et ses effets, questionnant avec un humour subtil les frontières entre fiction et réalité.

Hannes Stein wird 1965 in München geboren. Er lebt in den USA, wo er als Journalist für große deutsche Zeitungen und Zeitschriften arbeitet. In seinem ersten Roman, *Der Komet*, stellt er sich vor, was aus Europa geworden wäre, wenn die beiden Weltkriege nicht stattgefunden hätten. Von Wien mit seinem imperialen Prunk bis zur Raumstation auf dem Mond – mit seiner Alternativweltgeschichte lädt Hannes Stein den Leser ein zu einer Reflexion über den Zufall und dessen Konsequenzen und stellt dabei mit subtilem Humor die Grenzen zwischen Fiktion und Realität in Frage.



Frédéric Balmès

Le traducteur / Der Übersetzer

Frédéric Balmès naît en 1991. Après des études en littérature allemande et anglaise, il décide de combiner son amour des langues étrangères, de sa propre langue maternelle et de la littérature en s'orientant vers la traduction. Après l'obtention d'un double Master en traduction littéraire dans le cadre du partenariat entre l'Université de Leipzig et celle de Strasbourg, il décide de rester dans la capitale européenne, où il travaille en tant que traducteur indépendant et s'engage dans de nombreux projets musicaux et littéraires.

Frédéric Balmès wird 1991 geboren. Nach dem Studium der deutschen und der englischen Literaturwissenschaft beschließt er, seine Liebe zu Fremdsprachen, zu seiner Muttersprache und zur Literatur zu verbinden und sich in Richtung Übersetzung zu orientieren. Nach dem Abschluss eines Doppelmasters in Literaturübersetzen an den Universitäten Leipzig und Straßburg beschließt er, in der europäischen Hauptstadt zu bleiben, wo er als freier Übersetzer arbeitet und an zahlreichen musikalischen und literarischen Projekten mitwirkt.

balmesfrederic@gmail.com

Der Komet, Hannes Stein
Galiani, 2013
272 pages / Seiten (129, 136)

Die drei Hofräte

Sie trafen sich an jedem zweiten Dienstag im Monat um Punkt fünf Uhr nachmittags im Café Central – es sei denn, dieser Dienstag wäre auf einen christlichen oder jüdischen Feiertag gefallen: dann wurde das Treffen eben am darauffolgenden Donnerstag nachgeholt. Sie trafen sich, um Tarock zu spielen (wenn sie einen vierten Mann dafür fanden, denn sie spielten grundsätzlich nur zu viert) oder um gemeinsam über philosophischen Fragen zu brüten. „Entweder tarockieren oder philosophieren“, lautete ihr Wahlspruch, „am End’ is’ eh alles wurscht.“ Passten sie eigentlich ins Café Central, hätte man sie ohne Weiteres hier vermutet? Diese Frage dürfen wir getrost verneinen. Das Café Central liegt, wie wir aus berufenem Munde wissen, „unterm Wienerischen Breitengrad am Meridian der Einsamkeit“; genauer gesagt befindet es sich – und das schon seit Generationen – im Innenhof des Palais Ferstel und sieht für ein Wiener Etablissement verdächtig orientalisch aus: Kreuzbögen, hohe Säulen, viele Ornamente, viel Gold, überhaupt sehr bunt, rote runde Marmortische – der Kenner hätte das Café Central exakt 243 Straßenkilometer weiter östlich platziert, also eher im schönen Budapest als hier in der Reichshauptstadt.

[...]

Während der Kardinal von Wien seine erste Buchtel mit einer kleinen Gabel zerteilte und die Brocken in die weiße Sauce tauchte, dozierte er: „Die Stoiker waren der Meinung, dass alles in der Natur von den Naturgesetzen, von einer ehernen Notwendigkeit gelenkt wird, der man sich gefälligst zu ergeben habe. Daher die berühmte stoische Ruhe. Es hat gute, sogar sehr gute Leute unter ihnen gegeben: Cicero, Seneca, den Kaiser Marc Aurel, der höchstwahrscheinlich – wie passend – als ein Wiener gestorben ist. Alles Feinde der Tyrannei; alles Freunde der Schwachen und Unterlegenen.“

„Sie haben trotzdem Unrecht gehabt“, erwiderte der Rabbi. „Es gibt den Zufall nämlich wirklich. Die Wissenschaft des 20. Jahrhunderts hat ihn entdeckt.“ Die Gattin von Adolf Brandeis lehrte theoretische Physik an der Universität Wien – der Rabbi verstand es, diesen Umstand immer wieder als glitzernde Girlande in seine Gespräche einzuflechten. „Meine Frau hat mir erklärt, dass wir seit Max Planck und seiner Quantenmechanik wissen:

Les trois conseillers auliques

Ils se réunissaient au Café Central le deuxième mardi de chaque mois, à cinq heures précises de l'après-midi – à moins que ce mardi ne tombe un jour de fête chrétienne ou juive : la réunion était alors rattrapée le jeudi suivant. Ils se réunissaient pour jouer au tarot (lorsqu'ils trouvaient un quatrième joueur, car ils ne jouaient par principe qu'à quatre) ou pour cogiter ensemble sur des questions d'ordre philosophique. Ils avaient pour devise : « Le tarot ou la philo, au final c'est du pareil au même. » Étaient-ils vraiment à leur place au Café Central, se serait-on attendu à les voir ici ? Assurément, nous pouvons répondre à cette question par la négative. Le Café Central est situé, comme nous le savons de source autorisée, « sous le parallèle viennois, au méridien de la solitude » ; pour être plus précis, il se trouve – et ce depuis des générations – dans la cour intérieure du palais Ferstel et pour un établissement viennois, son orientalisme paraît éminemment suspect : voûtes à croisées d'ogives, hautes colonnes, beaucoup d'ornements, beaucoup d'or, le tout haut en couleur, des tables rondes en marbre rouge – un connaisseur aurait placé le Café Central exactement 243 kilomètres plus à l'Est, c'est-à-dire bien plutôt dans la belle Budapest qu'ici, dans la capitale de l'Empire.

[..]

Tandis que le cardinal de Vienne découpait sa première brioche avec une petite fourchette et en trempait les morceaux dans la sauce blanche, il pontifia :

- Les stoïciens étaient de l'avis que tout dans la nature était gouverné par les lois naturelles, par une nécessité d'airain à laquelle on n'avait qu'à se résigner. D'où le célèbre calme stoïque. Parmi eux, il y a eu des gens bien, vraiment bien : Cicéron, Sénèque, l'empereur Marc Aurèle, qui est très vraisemblablement – comme c'est approprié – mort en Viennois. Tous ennemis de la tyrannie ; tous amis des faibles et des subordonnés.
- Mais ils avaient quand même tort, répliqua le rabbin. Car le hasard existe. La science du vingtième siècle l'a découvert.

L'épouse d'Adolf Brandeis enseignait la physique théorique à l'université de Vienne – et le rabbin savait s'y prendre pour toujours mêler dans ses discours la guirlande miroitante de cet état de fait.

Die Welt ist keine Großvateruhr, die Gott am Schöpfungstag aufgezogen hat und die seither mechanisch-gemütlich herunterschnurrt.“

„Was denn, wie denn“, warf der Agnostiker Anton Wohlleben ironisch-gemütlich ein, „Gott würfelt also doch?“

„Nein“, antwortete der Rabbi, „Gott würfelt naturgemäß nicht. Aber er hat eine Welt erschaffen, die selber würfelt. In einer Tour. Unaufhörlich.“

„Also, mir ist das zu abstrakt“, sagte Heinrich Grausenburger, der mittlerweile schon seine zweite Buchtel heruntergeschlungen hatte. „Ich bin aus Oberösterreich, ich muss mir das, bitte, ganz praktisch vorstellen. Also: Da ist ein Fensterbrett, sagen wir, im fünften Stock, auf dem Fensterbrett steht eine Blumenvase. Unter dem Fensterbrett geht jemand vorbei. Ein Windstoß kommt, die Vase kippt vom Fenster herunter und fällt dem Spaziergänger auf den Kopf. Zufall? Oder haben sich da nur zwei Kausalketten blöd ineinander verhakkt?“ Der Kardinal nahm seine dicken Finger zu Hilfe, um die Kausalitäten einzeln an ihnen abzuzählen: „Erstens, die Vase kippt wegen dem Wind; zweitens, der Wind weht, weil sich der Luftdruck verändert hat; drittens, der Luftdruck hat sich verändert, weil auf Sonnenschein Regen gefolgt ist; viertens, auf Sonnenschein ist Regen gefolgt, weil sich Wolken gebildet haben, weil sie sich, fünftens, bilden mussten – und so weiter, bis zum Anbeginn der Schöpfung zurück. Und unser Passant ist unter dem Fensterbrett spaziert, weil er gerade über seinen Beruf nachgedacht hat; seinen Beruf aber übt er aus, weil er essen muss; essen muss er, weil er ein Mensch ist – auch hier reicht die Kausalkette zum Anfang zurück. Die beiden Ketten treffen sich: bums, owidraht. Auf gut Deutsch gesagt.“

„Und was wird dann aus eurer gut-katholischen Willensfreiheit?“, fragte der Rabbi hinterlistig. „Nein, nein. Großer Irrtum. Nichts hätte so kommen müssen, wie es kam. Es ist mir nicht bestimmt gewesen, dass ich gestern bei „Rigoletto“ die Andrea sehen werde. Und es war in unserem Beispiel nicht vorher bestimmt, dass der Topf dem Passanten auf die Glatze fällt. Ich sage euch: Bis zum letzten Moment, bis zum Augenblick des Auftreffens auf dem Schädel, hätte es auch anders kommen können. Der Passant hätte aufschauen und beiseite treten können. Ein zweiter Windstoß hätte den Blumentopf aus seiner Bahn wehen können.“

„Und wie ist das in der Geschichte?“, wollte Dr. Anton Wohlleben wissen. „Ist in der menschlichen Geschichte auch alles Zufall?“

– Ma femme m’a expliqué que, depuis Max Planck et sa mécanique quantique, nous savons que le monde n’est pas une horloge de grand-père que Dieu a remontée au jour de la Création et qui depuis ronronne avec une tranquillité mécanique.

– Ça alors, remarqua l’agnostique Anton Wohlleben avec une tranquille ironie, mais Dieu jouerait-il aux dés, finalement ?

– Non, répondit le rabbin. Par nature, Dieu ne joue pas aux dés. Mais il a créé un monde qui lui-même joue en permanence aux dés. Sans cesse.

– Bon. Pour moi, tout ça est trop abstrait, dit Heinrich Horrerbürg, qui entre-temps avait déjà englouti sa deuxième brioche. Je viens de Haute-Autriche, pardon mais je dois me représenter tout ça de manière pratique. Donc : prenons un rebord de fenêtre, disons, au cinquième étage ; sur le rebord de la fenêtre se trouve un vase de fleurs. Quelqu’un passe sous la fenêtre. Une rafale de vent souffle, le vase bascule de la fenêtre et tombe sur la tête du promeneur. Est-ce un hasard ? Ou bien juste deux chaînes de causalité qui se sont bêtement emmêlées ?

Le cardinal s’aïda de ses gros doigts pour leur énumérer une à une les causalités :

– Premièrement, le vase tombe à cause du vent ; deuxièmement, le vent souffle parce que la pression de l’air a changé ; troisièmement, la pression de l’air a changé parce que la pluie est venue après le beau temps ; quatrièmement, la pluie est venue après le beau temps parce que des nuages se sont formés parce que, cinquièmement, ils devaient se former – et cætera, jusqu’au commencement de la Création. Et notre passant est venu se promener sous le rebord de la fenêtre parce qu’il était en train de méditer sur son métier ; mais il exerce son métier parce qu’il doit manger ; il doit manger parce qu’il est humain – ici aussi, la chaîne de causalité remonte jusqu’aux origines. Les deux chaînes se rencontrent : boum, patatras. Pour le dire en bon français.

– Mais que devient alors ton libre-arbitre de bon catholique ? demanda sournoisement le rabbin. Non, non, non. Grosse erreur. Rien n’aurait dû se passer comme ça s’est passé. Il n’était pas écrit que je verrais Andrea hier en allant voir « Rigoletto ». Et dans notre exemple, il n’était pas écrit à l’avance que le pot de fleurs tomberait sur le toupet du passant. Je vous le dis : jusqu’au dernier moment, jusqu’à l’instant de l’impact avec son crâne, cela aurait tout aussi bien pu se passer autrement. Le passant aurait pu lever les yeux et faire un pas de côté. Une deuxième rafale de vent aurait pu dévier le pot de sa trajectoire.

– Et dans l’Histoire ? voulut savoir le docteur Anton Wohlleben. Est-ce que dans l’histoire humaine aussi, tout est dû au hasard ?

Lexikon der Angst

Annette Pehnt

L'auteure / Die Autorin

Annette Pehnt, née en 1967 à Cologne, est critique littéraire et professeure à la Pädagogische Hochschule de Freiburg. Elle a publié plusieurs ouvrages pour enfants et huit romans. L'un d'eux, *Mobbing* (Piper, 2007), a été adapté à la télévision, et deux autres ont déjà été traduits. Pehnt a reçu plusieurs prix littéraires, dont deux en 2012 : le Solothurner Literaturpreis et le Hermann-Hesse-Literaturpreis. *Lexikon der Angst* (Piper, 2013), « Dictionnaire de la Peur », rassemble 46 miniatures vivantes et touchantes dans lesquelles chacun peut se retrouver et exorciser ses peurs.

Annette Pehnt, 1967 in Köln geboren, ist Literaturkritikerin und Professorin an der pädagogischen Hochschule Freiburg. Sie hat mehrere Kinderbücher und acht Romane geschrieben, von denen *Mobbing* (Piper, 2007) verfilmt wurde und zwei andere bereits übersetzt sind. Pehnt wurde mit mehreren Literaturpreisen ausgezeichnet, darunter 2012 der Solothurner Literaturpreis und der Hermann-Hesse-Literaturpreis. *Lexikon der Angst* (Piper, 2013) umfasst 46 lebhaft und berührende Kurzgeschichten, in denen sich jeder wiedererkennen und seine eigenen Ängste therapieren kann.



Aloïse Denis

La traductrice / Die Übersetzerin

Née à Pithiviers en 1989, Aloïse Denis termine son Master de traduction littéraire (allemand/espagnol) à l'ISTI en juin 2014. Après avoir vécu en France, en Allemagne et en Belgique pour étudier les langues (allemand, espagnol, FLE) et la traduction, elle voyage sept mois en Amérique du Sud. Rentrée en Europe pour le programme Goldschmidt, elle vit à Bogota depuis juillet 2015 pour y enseigner le français à l'université, parallèlement à son activité de traductrice littéraire.

Aloïse Denis wird 1989 in Pithiviers geboren und absolviert Juni 2014 ihren Master in Literarischer Übersetzung (Deutsch/Spanisch) am Institut ISTI (Brüssel). Im Anschluss an ihre Aufenthalte in Frankreich, Deutschland und Belgien, wo sie deutsche und spanische Philologie, Französisch als Fremdsprache sowie Übersetzung studiert, reist sie sieben Monate durch Südamerika. Für das Goldschmidt-Programm kehrt sie nach Europa zurück. Seit Juli 2015 lebt und arbeitet sie in Bogota, wo sie neben ihrer Übersetzertätigkeit Französisch an der Universität lehrt.

aloise.denis@gmail.com

Ausgang

Du musst besser zuhören, herrscht sie die alte Dame an. Sie sitzen in einem Teehaus mit Blick auf das Watt, Tochter und Mutter, jede einen Pott frisch aufgebrühten Tee vor sich, es ist sehr still. Draußen fährt der Wind durch die Büsche, über die Salzwiesen und durch die Haare der unermüdlichen Touristen, die im Garten Tee trinken, aber die Fenster sind geschlossen, und man hört nur die Schritte der Aushilfskellnerin auf dem dunklen Parkett, manchmal das Rascheln einer Zeitung oder ein Husten. Bisher waren auch die Tochter und die Mutter still, sie haben sich Tee eingeschenkt und über das Watt geblickt, wie es alle tun, die hierher kommen, aber dann hat sie etwas gesagt, die Mutter hat nichts gehört, und nun beugt sie sich vor und wiederholt sehr laut, was sie gesagt hat : Die Leute draußen sitzen im Wind.

Ja, sagt die Mutter, im Wind.

Du brauchst nicht zu wiederholen, was ich gesagt habe, sagt sie. Es ist eine Schärfe in ihrer Stimme, unter der man sich wegducken will, aber die Mutter hält sich weiterhin aufrecht, sie hat einen schmalen, geraden Rücken und einen ausgetrockneten, knöchernen Kopf mit wenigen Haaren, die sorgfältig zu einem Scheitel gekämmt sind.

Ja ja, macht die Mutter. Es ist eher ein Geräusch als eine Bemerkung, ein geduldiges, vorwurfsfreies stimmhaftes Seufzen. Es versetzt sie in kalte Rage.

Wie, ja ja, stößt sie hervor, warum sagst du ja ja, was soll das heißen. Jetzt sag doch auch noch so so, na mach schon, ein sinnloses Gequassel ist das, warum machst du das.

Die Mutter schaut ratlos in ihr Gesicht, dann auf die blau gemusterte Teetasse. Sie nimmt ein Stück Kandis und lässt es in den Tee gleiten, dann ein zweites, das sie sich in den Mund schiebt.

Und jetzt wieder so tun, als hörst du schlecht, flüstert die Tochter laut, ist dir schon mal aufgefallen, dass alle alten Damen sich darüber beschwerten, alle, aber keine kommt auf die Idee, dass vielleicht die alten Damen selbst schuld sind, vielleicht wollen sie gar nicht hören, vielleicht hören sie gar nicht erst zu.

Die Mutter hebt nun vorsichtig den Blick und prüft, ob die anderen Gäste mithören. Es gibt viele Zeugen. Alle schauen auf das Watt und rühren Kandis in ihren Tee. Die Tochter

Sortie

Ecoute quand on te parle, ordonne-t-elle à la vieille dame. Elles sont assises dans un salon de thé avec vue sur l'estran, mère et fille, devant chacune, une théière brûlante, tout est très calme. Dehors, le vent souffle dans les buissons, sur les marais salants et dans les cheveux des touristes infatigables qui boivent leur thé dans le jardin, mais les fenêtres sont fermées, on n'entend rien d'autre que les pas de la serveuse sur le parquet foncé, et de temps en temps un journal que l'on froisse ou un bruit de toux. Jusqu'alors, la mère et la fille sont restées silencieuses elles aussi, elles se sont servi du thé en regardant l'estran, comme le font tous ceux qui viennent ici, puis elle a dit quelque chose, la mère n'a rien entendu, et maintenant elle se penche et répète très fort ce qu'elle a dit : les gens dehors sont assis en plein vent.

Oui, dit la mère, en plein vent.

Tu n'as pas besoin de répéter tout ce que je dis, répond-elle. Il y a quelque chose de tranchant dans sa voix, on voudrait se baisser pour l'esquiver, mais la mère reste droite, son dos est fin et raide et sa tête toute desséchée, osseuse, ses rares cheveux sont soigneusement séparés par une raie.

Oui oui, fait la mère. C'est plus un bruit qu'une remarque, un soupir sonore, patient, sans reproche. Ça la met dans une colère froide.

Quoi, oui oui, éructe-t-elle, pourquoi tu dis oui oui, ça veut dire quoi ça. T'as qu'à dire voilà voilà tant qu'à faire, allez, vas-y, c'est que du blabla, ça n'a pas de sens, pourquoi tu fais ça. La mère la regarde, désespérée, puis regarde sa tasse à motifs bleus. Elle prend un sucre candi qu'elle laisse tomber dans son thé, puis un deuxième qu'elle met dans sa bouche. Ça y est tu recommences à faire comme si tu entendais mal, chuchote la fille très fort, tu as déjà remarqué que toutes les vieilles dames s'en plaignent, toutes, mais ça ne leur vient pas à l'esprit, à aucune, que c'est peut-être de leur faute à elles, aux vieilles dames, peut-être qu'elles ne veulent pas entendre, peut-être qu'elles n'écoutent même pas.

La mère lève maintenant prudemment les yeux et regarde si les autres clients écoutent. Il y a beaucoup de témoins. Tous regardent l'estran et remuent le sucre candi dans leur thé. La fille s'appuie contre le dossier de son siège et se tait un instant. Soudain, on entend un

lehnt sich zurück und schweigt einen Augenblick. Auf einmal hört man ein leises Kau-
geräusch: der Kandis zwischen den Zähnen der Mutter. Das genügt ihr, um sich so plötz-
lich nach vorne zu beugen, dass die Mutter leicht zusammensuckt.

Morgen fahren wir ab, sagt sie, nun ganz ruhig, aber wenn du nicht rechtzeitig gepackt
hast, lasse ich dich stehen.

Ich kann ja früh aufstehen, sagt die Mutter besänftigend, und packen.

Und wann willst du aufstehen, spottet die Tochter und lacht leise, um drei Uhr morgens?
Oder um vier?

Um vier vielleicht, stimmt die Mutter zu, die nicht gemerkt hat, dass die Tochter sie ver-
höhnt.

Um vier, na dann bist du sicherlich um sieben mit allem fertig, oder?

Ja, sagt die Mutter, ich denke. Sie steht auf, es sieht aus, als wolle sie davongehen, und
blickt sich um. Nun sieht man, wie klein sie ist. Die Tochter starrt auf das Watt. Vielleicht
sieht die Mutter nicht gut, sie geht langsam auf das Wandregal mit dem Teegeschirr zu.
Die Tochter dreht sich nicht nach ihr um. Da springt einer von den Gästen auf, ein älterer
Herr, überschäumend vor Mitleid und Hilfsbereitschaft, hält die Mutter zurück, bevor sie
in das Teegeschirr hineinsteuert, und führt sie am Arm aus dem Salon, vor die Damentoi-
letten.

Aber hineingehen, sagt er beinahe liebevoll zu ihr, müssen Sie schon alleine.

Wieso, sagt die Mutter tonlos, ich will nicht hinein. Ich will hinaus.

léger bruit de mastication : le sucre entre les dents de la mère. Cela suffit pour qu'elle se penche si brusquement en avant que la mère a un léger sursaut.

On part demain, dit-elle, très calme à présent, mais si tu n'as pas fait tes valises à temps, je te plante là.

Je peux me lever tôt, dit la mère d'un ton apaisant, et faire mes valises.

Et tu comptes te lever quand, dit la fille en ricanant, à trois heures du matin ? à quatre heures ?

À quatre heures peut-être, acquiesce la mère, qui n'a pas remarqué que la fille se moquait d'elle.

À quatre heures, comme ça tu seras sûrement prête à sept heures, non ?

Oui je pense, dit la mère. Elle se lève, comme si elle voulait partir, et regarde autour d'elle. Maintenant on voit combien elle est petite. La fille fixe l'éstran. Peut-être que la mère ne voit pas bien, elle s'avance lentement vers le vaisselier avec les services à thé. La fille ne se retourne pas vers elle. Alors un des hôtes, un vieux monsieur débordant de compassion et de gentillesse, bondit, retient la mère avant qu'elle ne heurte le vaisselier, et la prend par le bras pour sortir du salon et la mener aux toilettes des dames.

En revanche, je vous laisse entrer seule, Madame, lui dit-il presque tendrement.

Mais, je ne veux pas entrer, dit la mère d'une voix éteinte. Je veux sortir.

Flamingos

Ulrike Almut Sandig

L'auteure / Die Autorin

Née en 1979, Ulrike Almut Sandig grandit dans un village de la Saxe en tant que fille de pasteur. Elle étudie l'indologie et les sciences des religions avant d'obtenir son diplôme de l'Institut littéraire de Leipzig. Ses recueils de poèmes *Zunder*, *Streumen* et *Dickicht* lui valent de nombreuses récompenses. *Flamingos*, son premier texte en prose, rassemble onze histoires courtes. Sandig publie également des livres audios, écrit des pièces radiophoniques et donne de nombreuses lectures musicales en Allemagne et ailleurs.

Ulrike Almut Sandig, 1979 geboren, wächst als Pfarrerstochter in einem Dorf in Sachsen auf. Sie studiert Indologie und Religionswissenschaften, bevor sie ihr Diplom am Deutschen Literaturinstitut Leipzig macht. Ihre Gedichtbände *Zunder*, *Streumen* und *Dickicht* bringen ihr viel Lob ein. *Flamingos*, ihr erster Prosatext, besteht aus elf Kurzgeschichten. Sandig veröffentlicht auch Hörbücher, schreibt Hörspiele und veranstaltet zahlreiche musikalische Lesungen im In- und Ausland.



Raphaëlle Lacord

La traductrice / Die Übersetzerin

Née en 1987, Raphaëlle Lacord grandit dans l'environnement trilingue du Luxembourg. Après des études de lettres à l'université de Lausanne, elle obtient son Master de littérature comparée à la Sorbonne. Elle s'oriente ensuite vers les métiers de l'édition et travaille à Paris et à Berlin. Depuis 2012, elle traduit des catalogues et livres d'art pour le Deutscher Kunstverlag, Actes Sud ou encore le Musée d'art moderne au Luxembourg.

Raphaëlle Lacord, 1987 geboren, wächst im dreisprachigen Milieu Luxemburgs auf. Nach einem geisteswissenschaftlichen Studium in Lausanne macht sie einen Master in Vergleichender Literaturwissenschaft an der Sorbonne. Anschließend wendet sie sich dem Verlagswesen zu und arbeitet in Paris und Berlin. Seit 2012 übersetzt sie Kataloge und Kunstbücher für den Deutschen Kunstverlag Actes Sud sowie für das Museum für moderne Kunst in Luxemburg.

raphaelle.lacord@gmail.com

Flamingos, Ulrike Almut Sandig
Schöffling & Co., 2010
176 pages / Seiten (48–51)

Kuba

Hinter dem Ascheberg liegt der Himmel auf dem See. Schaumkraut, Schilfzigarren und Telegraphenmasten spiegeln sich drin, außerdem und nicht wegzudenken: die geschlossene Wolkenmatte, tief fliegende Schwalben drunter und alle drei Stunden der Linienflug nach Warschau. Zur Fütterungszeit durchschneiden Fischrücken die Seeoberfläche, dann sagen die Kinder: Der See kocht, der See kocht, es gibt Fischsuppe! Wartet nicht, sonst wird sie kalt!

Die dreißig Familien im Ort sind alle miteinander verschwägert, die Linke kann sich denken, was die Rechte tut. Reden zwei über einen Dritten, sagen sie zuerst seinen Nachnamen, das klärt die Verwandtschaftsverhältnisse: die Schroedern, die Kretzschmann, die Seeligern. Geklärt sind auch die Namen für Berge, Gebiete und Seen: Ascheberg, Daheime und Silbersee. Die Besitzverhältnisse sind ebenfalls geklärt: Die Windkraftfelder gehören einem Hersteller aus Hamburg und die Fuchse, die darauf warten, dass sich ein Vogel in den Mühlenblättern verfängt und vom Himmel fällt, gehören außerhalb der Schonzeit dem Forstamt. Der Großmarkt an der Peripherie der ersten Äcker gehört Toom. Die neue Umgehungsstraße, die dran vorbeiführt, möglicherweise auch, aber die Bussarde an ihrem Rand gehören sich selbst. Der See ist eine Schenkung der Mitteldeutschen Braunkohlegesellschaft an den Ort. Den Jüngeren kommt es vor, als sei der See schon immer ein See gewesen. Dass an gleicher Stelle ein Dorf mit 390 Einwohnern, einem Gemeindeamt, einem Fußballplatz und einer Kirche mit marmoriertem Holzaltar gestanden haben soll, klingt in ihren Ohren nach der Sage von Atlantis. Ab und zu stellt sich heraus, dass die Großmutter von jemandem im Atlantisdorf aufgewachsen ist, das regt für Tage die Phantasie an. Wenn im Winter die Braunkohle nachbestellt wird, murren die Alten leise und lassen sich auf keine weiteren Fragen mehr ein.

Aber der Name des Sees gehört mehr oder weniger allen: Silbersee. Den hat ihm die Kantorswitwe Seeliger gegeben, als noch keine Karpfen drin gezüchtet wurden, als die schwarzen Milane dort noch nicht nisteten und lange bevor die Seeligern aus dem Dachgestühl des Atlantisdorfs gefischt wurde.

Drei Wochen nach ihrem siebzehnten Geburtstag hatte sie sich heimlich mit einem der

Cuba

Derrière le mont des Cendres s'étend le ciel sur le lac. Cressonnette, roseaux-cigares et poteaux télégraphiques s'y reflètent, sans oublier bien sûr : l'épaisse couverture nuageuse, en dessous, les hirondelles qui volent bas et toutes les trois heures, le vol de ligne vers Varsovie. À l'heure des repas, des dos de poissons tranchent la surface du lac et les enfants disent alors : le lac bout, le lac bout, on va manger de la soupe de poisson ! N'attendez pas, sinon ça va refroidir !

Les trente familles de la localité sont toutes parentes par alliance, celle de gauche peut s'imaginer ce qu'est en train de faire celle de droite. Quand deux personnes parlent d'une troisième, elles disent d'abord son nom de famille, cela clarifie les liens de parenté : les Schroeder, les Kretzschar, les Seeliger. Ont également été mis au clair les noms des montagnes, des régions et des lacs : le mont des Cendres, Lamaison et le lac Argenté. Les rapports de propriété sont tout aussi clairs : les champs d'éoliennes appartiennent à un fabricant de Hambourg et les renards qui attendent qu'un oiseau vienne se taper contre une des pales et tombe du ciel appartiennent en période de chasse à l'administration des eaux et des forêts. Le magasin d'équipement maison et jardin en périphérie des premiers champs appartient à Leclerc. La nouvelle rocade qui passe juste devant éventuellement aussi, mais les buses plantées au bord de la route n'appartiennent qu'à elles-mêmes. Le lac est une donation à la localité de la société régionale d'extraction de lignite. Pour les plus jeunes, le lac a toujours été un lac. Que cet endroit ait été occupé par un village de 390 habitants, un conseil municipal, un terrain de foot, une église et son maître-autel recouvert de marbre relève pour eux du mythe de l'Atlantide. De temps à autre, il s'avère que la grand-mère de quelqu'un a grandi dans le village Atlantide, cela nourrit l'imagination des jours durant. Et quand arrive l'hiver et que le lignite doit être réapprovisionné, les anciens grommellent à mi-voix et ne veulent plus en entendre parler.

Mais le nom du lac, lui, appartient plus ou moins à tout le monde : le lac Argenté. C'est la Seeliger, veuve du cantor, qui lui a donné ce nom du temps où on n'y élevait pas encore de carpes, où les milans noirs n'y faisaient pas encore leurs nids et bien avant que la Seeliger ne soit repêchée de la charpente du village Atlantide.

kubanischen Gastarbeiter verlobt. Die hatte man bestellt, um sämtliche Maschinen der Genossenschaft zu überholen. Zu vierzehnt waren sie und in den hinteren Räumen des angrenzenden Kindergartens einquartiert. Sie hatten glänzende, sehnige Haut von der Arbeit vor den Garagen und leuchtende Augen – von denen keiner wusste, woher genau sie die nahmen.

Die Verlobung fand in der Personalküche des Kindergartens statt, die anderen Kubaner als Verlobungszeugen und die Seeligern mit zerlegenen Haaren von den Kindergartenliegen und grünen Augen, die heftiger leuchteten als die Augen der ganzen Brigade zusammen. Ihr Verlobter hieß Jesús und hatte nur neun Finger, weil er sich in einem anderen Einsatz den Zeigefinger mit einer Axt durchtrennt hatte. Dafür hatte er elf Zehen: An seinem rechten Fuß befand sich die zusätzliche Zehe, sie war weich und gleichmäßig gewachsen. Vier Monate lang brachte die Seeligern den Kubanern Wurstsuppe oder Bier zum Feierabend, bevor sie Jesús an die sehnige Hand nahm und zum See ging. Fische waren noch keine drin, der See war erst seit einem Jahr geflutet und die Förderbänder noch nicht abgebaut. Aber im Schatten der größeren Maschinen konnte man rauchen, zweisprachig singen, schwimmen und das Wasser war so klar, dass Jesús lachte und von den Haien im karibischen Meer zu schwärmen begann, obwohl seine Verlobte ihn nicht verstand. Nachts strich die Seeligern auf einer der Kindergartenliegen mit dem Fuß über die elfte Zehe ihres Verlobten und hörte seinem traumlosen Schlaf zu.

Zur Verlobung schenkte Jesús ihr eine glänzende Silberkette mit feinen Gliedern und einem kleinen Kreuzifix als Anhänger. Weil er Hornhaut an den Händen hatte, kämpfte er lange mit dem kleinen Verschluss auf ihrem Nacken. Aber dann fasste er die Seeligern um die Hüften, wirbelte sie einmal herum, hielt ihren grünen Augen stand und sagte ihr vor dreizehn kubanischen Zeugen etwas, das, wenn sie es richtig verstanden hatte, bedeutete: Ich bring das hier zu Ende und hole dich bald ab. Es dauert nicht lange. Du musst mitkommen und die Haie sehen. Drei Wochen später verlor sie die Kette im Silbersee, der damals nur der Baggersee hinter der Müllkippe war.

Trois semaines après son dix-septième anniversaire, elle s'était secrètement fiancée avec un des travailleurs immigrés cubains. On avait fait venir ces derniers pour remettre en état l'ensemble des machines de la coopérative. Ils étaient quatorze et cantonnés dans les arrières-salles de l'école maternelle voisine. Ils avaient la peau luisante et les tendons saillants à cause du travail devant les hangars ; ils avaient aussi les yeux brillants mais personne ne savait au juste d'où ils les sortaient.

Les fiançailles eurent lieu dans la cuisine de l'école, les autres Cubains dans le rôle de témoins, la Seeliger avec ses cheveux aplatis par les matelas de la maternelle et ses yeux verts, brillant à eux seuls plus ardemment que ceux de la brigade au complet. Son fiancé s'appelait Jesús et n'avait que neuf doigts parce qu'il s'était sectionné l'index à la hache lors d'un précédent chantier. En revanche, il avait onze orteils : sur son pied droit avait poussé l'orteil supplémentaire, doux et régulier. Tous les soirs pendant quatre mois, la Seeliger apportait aux Cubains du bouillon de saucisse ou de la bière avant de prendre la main tendineuse de Jesús pour aller au lac. Des poissons, il n'y en avait pas encore, le lac n'avait été mis en eau que depuis un an et les transporteurs à bande n'avaient pas encore été démontés. Mais à l'ombre des grandes machines, on pouvait fumer, chanter en bilingue, se baigner, et l'eau était si claire que Jesús riait et se mettait à parler sans tarir des requins dans la mer des Caraïbes, bien que sa fiancée ne le comprît pas. La nuit, sur un matelas de l'école maternelle, la Seeliger passait son pied sur le onzième orteil de son fiancé et écoutait son sommeil sans rêve.

En guise de cadeau de fiançailles, Jesús lui offrit une chaînette en argent à fines mailles avec un petit crucifix. Parce qu'il avait de la corne aux mains, il batailla longtemps avec le petit fermoir dans sa nuque. Puis il prit la Seeliger par les hanches, la fit pivoter, soutint son regard vert et lui dit en présence de treize témoins cubains quelque chose qui, si elle avait bien compris, voulait dire : je finis ce que j'ai à faire et je reviens bientôt te chercher. Ce ne sera pas long. Tu dois venir avec moi et voir les requins. Trois semaines plus tard, elle perdit le collier dans le lac Argenté qui n'était alors que le lac artificiel derrière la décharge à ordures.

Moor

Gunther Geltinger

L'auteur / Der Autor

Gunther Geltinger, auteur né en 1974 à Erlenbach am Main, se fait d'abord connaître par son premier roman, *Mensch Engel* (Schöffling & Co., 2008), dans lequel plusieurs voix narratives s'entremêlent pour raconter la vie d'un jeune homme et ses relations amicales et amoureuses successives. Dans *Moor* (Suhrkamp, 2013), c'est la nature qui prend la parole et qui s'adresse à Dion, un garçon bègue de treize ans vivant en bordure de village avec sa mère Marga. Strate par strate, le marais reconstitue leur relation fusionnelle, et les efforts fournis par l'enfant pour s'en libérer.

Gunther Geltinger, 1974 in Erlenbach am Main geboren, lebt heute in Köln. In seinem Debütroman *Mensch Engel* (Schöffling & Co., 2008) vermischen sich verschiedene Stimmen in der Erzählung der Freundschafts- und Liebesbeziehungen eines jungen Mannes. In *Moor* (Suhrkamp, 2013) wird die Natur selbst zum Erzähler und spricht den jungen Dion an, einen stotternden Dreizehnjährigen, der mit seiner Mutter Marga allein am Rande eines Dorfs lebt. Schicht für Schicht werden ihre symbiotische Mutter-Sohn-Beziehung und Dions Versuch, sich davon zu befreien, vom Moor rekonstruiert und wiedergegeben.



Agathe Mareuge

La traductrice / Die Übersetzerin

Agathe Mareuge, née en 1982 à Evreux (Normandie), s'installe à Berlin après ses études de littérature germanophone à l'université Paris-Sorbonne. Elle vient de terminer une thèse de doctorat consacrée à l'œuvre poétique tardive de l'artiste dada Jean Hans Arp (dir. Bernard Banoun) et s'intéresse particulièrement aux liens entre art et poésie et aux processus de création et d'écriture non-linéaires. Son intérêt pour la traduction littéraire découle de son travail sur les écrivains bilingues.

Agathe Mareuge, 1982 in der Normandie geboren, hat Germanistik an der Sorbonne studiert und lebt derzeit in Berlin. Sie hat über das dichterische Spätwerk des Dada-Künstlers Jean Hans Arp promoviert. Ihre Forschung konzentriert sich auf die Beziehungen zwischen Kunst und Poesie sowie auf nicht-lineare Schreib- und Schaffensprozesse. Ihr Interesse an literarischer Übersetzung ist aus ihrer Arbeit über zweisprachige Schriftsteller entstanden.

agathe.mareuge@gmail.com

Moor, Gunther Geltinger
Suhrkamp, 2013
440 pages / Seiten (9–11)

eins.

HERBST

Niemand spricht hier. Wo du hinlauschst, ist Wasser, stehen Erlen, in den Binsen zerrt Wind. Auch der Nebel hat keinen Ton, nur seine Gestalten, die aus dem Nichts kommen, dich anstarren und gehen. Den Worten am ähnlichsten ist noch der Regen. Er rauscht in fließenden Sätzen herab, gerät über den Bäumen ins Stocken, stottert auf Blätter die Konsonanten, gluckst dunkle Vokale in Mulden, und wenn das eine ins andere tropft, eine Bö fauchend durchs Laub fährt, flinke Wellen aufwirft, den Dunst zerreißt und das Schilf verwirrt, hörst du in alldem doch meine Stimme.

Du hockst auf dem Baumstumpf, Schirm vorm Gesicht, Schultern gebuckelt, dein Finger steckt im Mooskissen an der Wurzel, oder ist es die Pflanze, die am Finger klebt, eine geheime Berührung, irgendwie zärtlich. Der Film auf den Blättern fühlt sich schmierig an, wie der Tropfen, den du dir am Morgen aus der Schlafanzughose gewischt hast. Du gibst dem Gefühl die Farbe Weiß. Weiß sind die Morgen mit Marga am Teich. Ihr Bademantel, der Dampf in den Gräben, das unentschlossene Licht zwischen den Stämmen und ihr Spiegelbild auf dem Wasser, das erst braun und durchsichtig wird, wenn die Sonne steigt. Als du noch Kind warst, musstest du an Cola denken, ein tiefes Loch voll dort, wo der alte Ast hineingreift und etwas beharrlich nach unten drückt, du hast dir vorgestellt, wie es ist, in der Brause zu ertrinken. Doch der Baum hat sich noch nie bewegt, nichts tauchte je auf, jetzt bist du dreizehn, und selbst wenn die Mittagssonne senkrecht steht, ist das Wasser dort schwarz, grimmig und verschwiegen, wie heute in dem Traum, aus dem Marga dich weckte.

Du warst nackt und in lebensgefährlicher Tiefe, mehr hast du nicht mehr gewusst, als sie die Bettdecke wegzog und dein Blick wie jeden Morgen auf die große Wanduhr fiel, auf der ursprünglich ein dottergelber Mond freundlich grinste, den sie als Geburtstagsgeschenk zum blutroten Kopf einer Heidelibelle übermalt hatte, ihr erster Angriff auf deine Kindheit, so dass nun nicht mehr das gütige Nachtgesicht, sondern ein Raubinsekt die Zeit deiner Träume bemisst, aus den Facettenaugen des Zifferblatts, das kurz nach sieben anzeigte, und das Zimmer noch dunkel, jetzt war der Sommer endgültig vorbei.

un.

AUTOMNE

Nul ne parle, ici. Où que tu tendes l'oreille, il y a l'eau, les aulnes, et le vent qui souffle dans les joncs. Le brouillard lui-même est sans paroles ; seules parlent les silhouettes qui surgissent de nulle part, te fixent puis s'en vont. C'est encore la pluie qui est la plus semblable aux mots. Elle glisse en de longues phrases coulantes et mugissantes, s'interrompt au-dessus des arbres, bégaie quelques consonnes au contact des feuilles, gargouille de sombres voyelles dans les trous d'eau, et lorsqu'un son tombe dans l'autre, goutte à goutte, lorsqu'une bourrasque balaie dans un feulement les feuilles mortes et les traverse d'ondes vives, déchire la brume et trouble les roseaux, c'est bien ma voix que dans tout cela tu entends alors.

Tu es accroupi sur la souche, le parapluie devant le visage, les épaules rentrées, ton doigt dans le coussin de mousse accroché aux racines, à moins que ce ne soit le végétal qui colle à ton doigt, un effleurement secret presque tendre. Le film qui recouvre les feuilles est poisseux sous les doigts, comme la goutte dans ton pantalon de pyjama que tu as essuyée ce matin. Tu attribues à cette sensation la couleur blanche. Blanc, ce sont les matins au bord de l'étang avec Marga. C'est la couleur de son peignoir, celle de la vapeur dans les fossés, de la lumière indécise entre les troncs d'arbres et de son reflet sur l'eau qui ne devient brune et transparente que lorsque le soleil s'élève dans le ciel. Enfant, cela te faisait penser à du coca, un trou profond et plein à l'endroit où la vieille branche entre dans l'eau et appuie obstinément vers le fond, et tu t'es imaginé comment cela ferait de se noyer dans l'eau limoneuse. Pourtant l'arbre n'a jamais bougé, rien n'est jamais sorti de l'eau, tu as maintenant treize ans et même lorsque le soleil de midi est à la verticale au-dessus de l'étang, l'eau là-bas garde le silence, noire, toute de colère contenue, comme dans le rêve dont Marga t'a réveillé ce matin.

Tu étais nu, et à des profondeurs dangereuses : ce fut ton seul souvenir lorsqu'elle tira la couverture et que ton regard se posa comme chaque matin sur la grosse horloge murale où, à l'origine, une lune couleur jaune d'œuf t'adressait un sourire amical jusqu'à ce qu'un jour, pour ton anniversaire, elle ne peigne par-dessus la tête rouge sang d'une libellule.

Sie drückte dir den Kuss mit dem Schlafgeruch auf die Stirn und sagte: Guten Morgen, Liebling, gehen wir zum Teich?

Du blickst auf deine Armbanduhr. Schon kurz vor halb acht. In vierzig Minuten beginnt die Deutschstunde, in der du dein Referat halten musst, Thema: die Libelle. Du hättest es gerne noch mit der Mutter geübt. Sie steht im Nachthemd am Ufer, im feuchten Seidenstoff zeichnen sich die Konturen ihres Körpers ab, Brust, Hüftknochen, die Höcker des Rückgrats wie unter einer zweiten Haut. Sie pellt sich heraus, ruft: Schau zu den Erlen!, und wirft dir das Bündel zu. Du streckst die Hand aus, eine automatische Bewegung, bei Wind und Wetter an unzähligen Morgen einstudiert, du beherrschst sie buchstäblich im Schlaf, denn die Müdigkeit kehrt zurück und lähmt deine Augen, die eine Sekunde zu tief in das Nest zwischen ihren Schenkeln dringen, das sie dir in der Wurfbewegung zugekehrt und gleichzeitig vor dir verbirgt, einen Arm halb ausgestreckt, den anderen geknickt über dem Schoß, wie zwei zaghaft auffächernde Flügel. Wenn eine Libelle schlüpft, heißt es in deinem Vortrag, ist ihr der neue Körper noch fremd. Der Moment kommt dir verlangsamt vor, eine Zeitlupe wie am Morgen, als du beim Erwachen die Holzuhr sahst und sich auf dem Insekt der Sekundenzeiger nicht mehr zu regen schien, dann aber doch zur nächsten Ziffer sprang.

Das Nachthemd klatscht dir kalt ins Gesicht, du schreckst hoch. Jeden Tag hat sie sich vor dir ausgezogen, doch erst jetzt verstehst du, warum du immer zu den Erlen schauen solltest. Sie kreist die Arme, dehnt den Rücken, steht schon mit den Füßen im Wasser. Du frierst vom Hals abwärts, nur auf den Wangen spürst du plötzlich die Hitze. Wie sie dir ihre Blöße vorführt. Dein Blick flieht ans gegenüberliegende Ufer, doch die Erlen sind überall, die Erlen umstehen den ganzen Teich, erst bei dem abgespaltenen Ast bleibst du hängen. In dem Traum, erinnerst du dich, warst du an dieser Stelle unter Wasser, eingeschlossen in das brausende Dunkel, und als du um Hilfe rufen wolltest, quoll dir der Torf in den Mund. Dein Körper schwoll von innen gegen die Haut und zerbarst. Dann muss der Ast dich hochgerissen haben, du schlugst die Augen auf.

Depuis cette première attaque portée à ton enfance, ce n'est plus le visage nocturne bienveillant mais un insecte prédateur qui mesure le temps de tes rêves, à travers les yeux à facettes du cadran qui indique sept heures passées de quelques minutes dans la chambre encore sombre ; l'été était désormais bien fini. Elle pressa sur ton front un baiser lourd encore de l'odeur du sommeil et dit : « Bonjour chéri, on va à l'étang ? »

Tu jettes un coup d'œil à ta montre. Presque sept heures et demie déjà. Dans quarante minutes, c'est le début du cours où tu dois présenter ton exposé, sujet : la libellule. Tu aurais bien aimé t'entraîner encore avec ta mère. Elle se tient sur la rive, en chemise de nuit, et à travers le tissu soyeux et humide se dessinent les contours de son corps, la poitrine, les hanches, les vertèbres, comme sous une seconde peau. Elle s'extrait de sa pelure de soie, crie : « Regarde les aulnes ! », et te la jette roulée en boule. Tu tends la main dans un mouvement automatique répété par tous les temps un nombre incalculable de matins, et que tu maîtrises même en dormant ; la fatigue justement t'envahit à nouveau et paralyse tes yeux qui s'enfoncent une seconde de trop dans le nid logé entre ses cuisses, qu'en jetant son vêtement elle tourne vers toi en même temps qu'elle le dérobe à ta vue, un bras à demi ouvert, l'autre à demi refermé, comme deux ailes timidement déployées. Lorsqu'une libellule éclot, dis-tu dans ton exposé, son corps neuf lui est d'abord étranger. Tu perçois l'instant au ralenti, comme lorsque ce matin au réveil la trotteuse de l'horloge en bois sembla s'être immobilisée sur l'insecte, mais sauta cependant au dernier moment sur le trait suivant.

La chemise de nuit froide claque contre ton visage, tu sursoutes. Tous les jours, elle s'est déshabillée devant toi, mais tu ne comprends qu'aujourd'hui pourquoi elle te demandait à chaque fois de regarder les aulnes. Elle fait des cercles avec ses bras, s'étire le dos, a déjà les pieds dans l'eau. De la nuque jusqu'à tes pieds, ton corps est glacé, seules tes joues sont soudain brûlantes. La façon dont elle t'expose sa nudité. Ton regard fuit vers la rive adverse, mais les aulnes sont partout, les aulnes bordent tout l'étang, et ton regard ne se suspend qu'au-dessus de la branche fendue. Dans le rêve, tu t'en souviens, tu étais précisément à cet endroit, sous l'eau, enclos dans l'obscurité mugissante, et lorsque tu voulus appeler à l'aide, la tourbe afflua dans ta bouche. Ton corps se gonfla de l'intérieur contre ta peau et éclata. Puis la branche dut te tirer vers le haut : tu ouvris les yeux.

Schilten. Schulbericht zuhanden der Inspektoren- konferenz

Hermann Burger

L'auteur / Der Autor

L'œuvre de l'écrivain suisse-allemand Hermann Burger (1942–1989) est caractérisée par une grande virtuosité langagière et un humour féroce. Paru initialement en 1976, *Schilten, Schulbericht zuhanden der Inspektorenkonferenz* est son premier grand roman : dans le village argovien de Schilten, le maître d'école Armin Schildknecht attend la visite de l'inspecteur scolaire depuis de trop nombreuses années et décide de rédiger lui-même le rapport auquel la visite aurait dû donner lieu.

Das Werk des schweizerdeutschen Schriftstellers Hermann Burger (1942–1989) ist geprägt von Virtuosität und beißendem Humor, wie schon sein 1976 erschienenes Debüt *Schilten, Schulbericht zuhanden der Inspektorenkonferenz* bezeugt: Burger stellt den Schulmeister Armin Schildknecht aus dem Aargauer Dorf Schilten dar, der sich nach langen Jahren vergeblichen Wartens auf den Schulinspektor daran macht, dessen Schulbericht eigenhändig zu verfassen.



Benjamin Pécoud

Le traducteur / Der Übersetzer

Benjamin Pécoud naît en 1981. Après des études de sociologie en Suisse et à Paris, il suit une formation de traducteur littéraire au Centre de Traduction Littéraire (CTL) de l'Université de Lausanne. Traducteur de plusieurs nouvelles de Hermann Burger, il est également membre du collectif d'auteurs *Caractères mobiles*, avec lequel il développe des concepts d'écriture performative et organise des « kiosques littéraires ». Il vit et enseigne actuellement à Lausanne.

Benjamin Pécoud, Jahrgang 1981, studiert zunächst Soziologie in der Schweiz und in Paris, dann literarisches Übersetzen am Centre de Traduction Littéraire (CTL) der Universität Lausanne. Er übersetzt mehrere Erzählungen von Hermann Burger und ist Teil des Autorenkollektivs *Caractères mobiles*, mit dem er performative Schreib- und Lesekonzepte wie den „Literaturkiosk“ entwickelt. Er wohnt und unterrichtet zurzeit in Lausanne.

benjamin.pecoud@hotmail.com

Schilten. Schulbericht zuhanden der Inspektorenkonferenz,
Hermann Burger

Artemis, 1976, Nagel & Kimche, 2014

416 pages / Seiten (7–9)

Erstes Quartheft

Die Schwierigkeit einer exakten Schilderung der Schiltener Lehr- und Lernverhältnisse hängt damit zusammen, daß die Beschreibung des Schulhauses, in dessen Dachstock meine Wohnung eingebaut ist, nahtlos in die Darstellung meines Unterrichts übergehen sollte, Herr Inspektor. So wie ich hier hause, doziere ich auch. Die klare Trennung von Schulsphäre und Privatsphäre existiert nur in den dumpfen Köpfen der Eltern meiner Schüler. Ich will und kann nicht zwei Leben nebeneinander leben. Absonderlichkeiten des Schulhauses sind Absonderlichkeiten des Unterrichts. Der Schulmeister von Schilten ist ein Scholarch.

Ich bedaure, daß Sie meiner wiederholten Einladung, unsere hinterstichige Landturnhalle zu inspizieren – und zwar im Morgengrauen oder an einem trüben Sonntagnachmittag, wie ich ausdrücklich verlangte –, nie Folge geleistet haben, Herr Inspektor. Ansonsten hätten wir nun wenigstens eine gemeinsame Turnhallenbasis. Überhaupt sind Ihre überfallartigen Blitzbesuche, Ihre Unterrichts-Stichproben in den letzten Jahren gänzlich ausgeblieben. Dies war ja Ihr berüchtigtes Vorgehen: an einem x-beliebigen Vormittag des Jahres in einem x-beliebigen Schulhaus Ihrer fetten Inspektions-Pfarrdekanats unangemeldet in eine x-beliebige Lektion zu platzen und einen Unterrichts-Pfropfen auszustecken. Gott weiß, womit ich Ihre Vernachlässigung – oder aber Ihr grenzenloses Vertrauen – verdient habe! Item, Sie haben Schilten ausgeklammert, links liegen gelassen, und so bin ich auf den schriftlichen Dialog mit Ihnen angewiesen. Die zunehmende Verschriftlichung meiner Existenz ist, so paradox dies klingen mag, durch Ihr Inspektions-Vakuum ausgelöst worden. So kommt es, daß Armin Schildknecht, vormaleinst Ihr Schützling in der äußersten pädagogischen Provinz dieses Kantons, jenen Schulbericht, der eigentlich von Ihnen erwartet würde, selber in Angriff nehmen muß, sozusagen als Explorand der hohen Inspektorenkonferenz, und dies um so dringlicher, als ja ein seit Jahren kunstvoll in der Schwebe gehaltenes Disziplinarverfahren gegen mich hängig ist.

Es wäre mir bei der vorgeschlagenen Besichtigung nicht um eine Kritik an den Geräten gegangen, welche diese Bezeichnung freilich kaum mehr verdienen, sondern um einen Stimmungs-Augenschein, um eine kurze Stegreifbeurteilung des Geisteszustandes

Premier cahier in-quarto

La difficulté à exposer avec exactitude les conditions d'instruction et d'apprentissage à Schilten vient de ce qu'il s'agit de passer sans transition de la description du bâtiment de l'école, dans les combles duquel mon appartement est aménagé, à la présentation de mon enseignement, Monsieur l'Inspecteur. Mon logis et ma leçon ne font qu'un. La stricte séparation entre sphère scolaire et sphère privée n'existe que dans l'esprit borné des parents de mes élèves. Je ne veux ni ne peux vivre deux vies côte-à-côte. Les bizarreries du bâtiment sont les bizarreries de l'enseignement. Le maître d'école de Schilten est un scholarque.

Je regrette, Monsieur l'Inspecteur, que vous n'ayez jamais donné suite à mon invitation réitérée à inspecter notre gymnase de campagne miteux, à l'aube ou par un dimanche après-midi maussade, ainsi que je le réclamai expressément. Dans ce cas, nous aurions au moins à l'heure actuelle une base commune en matière de gymnases. Et d'ailleurs, j'ai été complètement exempté ces dernières années par vos opérations éclair d'échantillonnage. C'était là pourtant votre méthode redoutée : n'importe quel matin de l'année, dans n'importe quelle école de votre grasse paroisse académique, au cours de n'importe quelle leçon, débarquer sans prévenir et effectuer un prélèvement d'enseignement. Dieu seul sait en quoi j'ai mérité votre négligence – ou alors votre infinie confiance ! Bref, vous avez mis Schilten entre parenthèses, l'avez laissé de côté, et c'est ainsi que j'en suis réduit au dialogue écrit avec vous. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est ce vide d'inspection qui a déclenché le processus de scripturalisation de mon existence. Il s'ensuit que ce rapport d'établissement scolaire, qui à vrai dire vous revient, doit être pris en charge par Armin Schildknecht, naguère votre protégé dans la province pédagogique la plus reculée de ce canton et que, en tant qu'objet d'exploration de la haute Conférence des Inspecteurs, je m'y attaque d'autant plus urgemment que je suis visé depuis des années par une procédure disciplinaire savamment différée. Au cours de la visite que je vous proposais, il n'aurait pas été question d'une critique des agrès, qui ne méritent d'ailleurs plus guère ce nom, mais d'une brève inspection de l'ambiance, une évaluation au pied levé de l'état mental de notre petit gymnase qui, aménagé dans le bâtiment scolaire, marque tout

unserer Kleinturnhalle, die, ins Schulhaus eingebaut, immerhin das Gesicht der Nordfassade prägt, weshalb Sie, wenn Sie den steilen Schulstalden von Außerschilden nach Außerschilden hinauffahren, auf den ersten Blick nicht sagen können, ob Sie einen Profan- oder einen Sakralbau vor sich haben. Die fünf gleich großen, dreigeteilten Rundbogenfenster im Erdgeschoß scheinen eher zu einer Kapelle oder zu einem Missionshaus zu gehören als zu einer Lehranstalt. Das Glockentürmchen, das von der Mitte des Dachfirstes leicht gegen den Friedhof vorgerutscht ist, verstärkt diesen Eindruck, und die dunkle Palisadenwand des Schiltwaldes, der das sichelförmige Schilttal gegen Süden abriegelt, trägt das Ihrige zur Verschleierung der Turnhallenfassade bei. Eine Sektenkapelle mit halbamtlichem Einschlag, würde jeder Unvoreingenommene vermuten, ein Klausnerschlößchen. Die Nordseite ist die zwitterhafteste von allen vier Ansichten. Dem Rundbogen widersprechen im Obergeschoß fünf hochrechteckige, für ein Unterrichtsgebäude etwas zu aristokratisch geratene Herrenfenster. Erst wenn man näher kommt, verraten die vergraste Weitsprung-Anlage und das durchgerostete Reckgerüst auf der kleinen, von einer zwerghaften Buchsbaumhecke eingefriedeten Turnwiese den wahren Charakter des Raumes, der sich hinter der Kapellenfront verbirgt. Man könnte allerdings von diesem Schindanger früherer, leichtathletischer Aktivitäten mit den beiden gelochten Marterstangen ebensogut auf eine Leichenhalle schließen. Nicht weit gefehlt, Herr Inspektor, nicht weit gefehlt!

de même de son empreinte la façade Nord, raison pour laquelle, lorsque vous montez le Chemin du Collège – menant de Schilten-le-Bas à Schilten-le-Haut –, vous ne sauriez dire au premier regard si vous vous trouvez face à un édifice profane ou sacré. Au rez-de-chaussée, les cinq fenêtres cintrées de taille égale, composées chacune de trois battants, évoquent davantage une chapelle ou un séminaire qu'un établissement scolaire. Cette impression est renforcée par la position du petit clocher sur le faite du toit, légèrement décalé du côté du cimetière, tandis que la forêt de Schilten, palissade sombre qui ferme au Sud la vallée en forme de faucille, apporte sa modeste contribution au déguisement de la façade du gymnase. Mi chapelle de secte, mi bâtiment administratif, pourrait penser une personne sans parti pris, le manoir d'un ermite. Des quatre façades, la façade Nord-Est la plus hétéroclite. Les cintres contrastent avec les cinq hautes fenêtres rectangulaires de l'étage supérieur, un peu trop aristocratiques pour un bâtiment scolaire. C'est seulement lorsque l'on s'approche que la fosse pour le saut en longueur, envahie d'herbe, et les poteaux complètement rouillés d'une barre fixe, sur le terrain de gymnastique entouré d'une haie de buis nains, trahissent la vraie nature des lieux qui se cachent derrière le front de chapelle. Cependant, de ce lieu où jadis s'échinaient les athlètes, avec ses deux poteaux de supplice perforés, on pourrait tout autant conclure à une morgue. Peu s'en faut, Monsieur l'Inspecteur, peu s'en faut !

Grand nu orange

Nathalie Chaix

L'auteure / Die Autorin

Nathalie Chaix, née en 1973, vit et travaille à Genève. Son premier roman, *Exit Adonis*, reçoit le Prix Georges-Nicole en 2007. *Grand nu orange* est son troisième roman et relate l'histoire d'amour entre le peintre français Nicolas de Staël et sa dernière muse. La sensibilité du peintre pour les couleurs, la lumière et les ambiances, se reflète dans une langue poétique, souvent elliptique : Nathalie Chaix esquisse des chapitres en miniature, presque des poèmes en prose dont les phrases se décomposent en fragments lyriques tels des coups de pinceau sur une toile.

Nathalie Chaix, Jahrgang 1973, lebt und arbeitet in Genf. 2007 wird die Schweizer Autorin für ihren Debütroman *Exit Adonis* mit dem Georges-Nicole Preis ausgezeichnet. *Grand nu orange* ist ihr dritter Roman und erzählt die Liebesgeschichte zwischen dem französischen Maler Nicolas de Staël und seiner letzten Muse. Das Gespür des Malers für Farben, Licht und Stimmungen bildet sich in einer poetischen, oft elliptischen Sprache ab: Nathalie Chaix entwirft Miniaturkapitel, fast Prosagedichte, deren Sätze bis ins Lyrische fragmentiert werden, wie Tupfer auf einem Gemälde.



Lydia Dimitrow

La traductrice / Die Übersetzerin

Lydia Dimitrow naît en 1989 à Berlin. En 2012, durant ses études de littérature, elle est sélectionnée pour participer au programme « Young-Translators-Partnership » organisé par la fondation suisse Pro Helvetia. Dans ce cadre, elle traduit le roman *Best-seller* d'Isabelle Flükiger (éditions Faim de siècle, 2011). Elle participe à plusieurs ateliers de traduction (programme Hieronymus 2014, atelier de traduction Vice-Versa). Elle est par ailleurs membre de la compagnie de théâtre *mikro-kit* et collabore à plusieurs mises en scène en tant que conseillère artistique et auteure.

Lydia Dimitrow, 1989 in Berlin geboren, wird während ihres Studiums der Literaturwissenschaft 2012 für das Young-Translators-Partnership-Programm der Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia ausgewählt. In diesem Rahmen übersetzt sie den Roman *Best-seller* von Isabelle Flükiger (auf Deutsch 2013 beim Rotpunktverlag erschienen). Sie nimmt an mehreren Übersetzerwerkstätten teil (Hieronymus-Programm 2014, Vice-Versa-Übersetzerwerkstatt). Außerdem ist sie Mitglied der Theaterkompanie *mikro-kit* und als Dramaturgin und Autorin an mehreren Inszenierungen beteiligt.

lydia@dimitrow.de

Grand nu orange, Nathalie Chaix
Bernard Campiche Éditeur, 2012
216 pages / Seiten (15, 26, 52–53)

Il s'est allumé une cigarette. Il prend du recul pour voir la composition. Il plisse les yeux, exhale la fumée. Se rapproche.

Il ne connaît pas de relâche. Appel impérieux de la toile.

Truelles, spatules et couteaux, pots ouverts et tubes emmêlés, bouteilles d'huile de lin, d'essence de térébenthine, le tout recouvert de multiples taches. Sa table de travail est une tempête. À proximité, la palette de bois, ronde, où, d'un geste sûr, il malaxe sa pâte épaisse avant de l'étaler.

Le géant bâtit une couche après l'autre.

geste impérieux

superposition

strates

empâtement maçon du visible et de l'invisible

sa géométrie

Des rectangles empilés. Une palette réduite, blanc de zinc et noir d'ivoire. Un camaïeu de gris. Une touche de jaune qui révèle le vert dans la partie gauche du tableau. L'épaisseur ne nuit pas aux transparences, au contraire. La toile est immense, montée pour un géant. Son titre : *L'Orchestre*.

[...]

J'étais quelques jours à la mer avec mon amie Francine. Depuis que nous sommes rentrées, je passe des journées chaudes aux Camphoux. Les garçons courent entre les pêcheurs, font la sieste à l'ombre. Maman régente tout son petit monde. Met son tablier blanc, cuisine pour les ouvriers. Le peintre est paraît-il arrivé. L'ami de René. Avec sa femme et ses enfants. Ils sont tous à Lou Roucas.

Maman a dit

– Encore un géant. Une voix de basse. Des yeux d'argent. Des cheveux fous. Et ses yeux aussi si l'on y regarde bien.

Mise en garde à demi-mot. Ne pas recommencer avec le géant.

Je n'ai pas répondu.

[...]

Er hat sich eine Zigarette angezündet. Er tritt einen Schritt zurück, um die Komposition zu betrachten. Kneift die Augen zusammen, atmet den Rauch aus.
Geht näher heran.

Er kennt keinen Stillstand. Steter Ruf der Leinwand.

Kellen, Spachtel und Messer, offene Töpfe, verstreute Tuben, Leinöl- und Terpentinflaschen, alles übersät mit unzähligen Flecken. Sein Arbeitstisch ein Orkan. Daneben die runde Holzpalette, auf der er, mit sicherer Hand, die dicke Paste durchmengt, bevor er sie verteilt.

Der Riese errichtet eine Schicht nach der anderen.

stete hand

schichten

übereinander

impasto

maurer des sichtbaren und des unsichtbaren

seine geometrie

Aufgetürmte Rechtecke. Reduzierte Palette, Zinkweiß und Elfenbeinschwarz.

Abstufung von Grau. Grün, freigelegt auf der linken Seite des Bildes durch ein bisschen Gelb. Die Schichtdicke ist der Transparenz nicht abträglich, im Gegenteil.

Das Gemälde gigantisch, Format für einen Riesen. Sein Titel: *Das Orchester*.

[...]

Ich war mit meiner Freundin Francine ein paar Tage am Meer. Jetzt bin ich in Les Camphoux, es ist heiß hier. Die Jungs toben zwischen den Pfirsichbäumen herum und dösen im Schatten. Mama ist ganz Herrin über ihr kleines Reich. Zieht ihre weiße Schürze an, kocht für die Arbeiter. Anscheinend ist der Maler angekommen. Der Freund von René. Mit Frau und Kindern. Sie wohnen in Lou Roucas.

Mama hat gesagt:

„Noch ein Riese. Bassstimme. Stahlaugen. Die Haare wild. Wie sein Blick, wenn man genau hinsieht.“

Angedeutete Warnung. Sich von Riesen fernzuhalten.

Ich habe nichts gesagt.

[...]

Un matin, Nicolas lui propose de l'accompagner. Jeanne dit oui. Il pense retourner au musée mais il se dirige vers la voiture et la fait monter. Il gravit les lacets de la route jusqu'à Fiesole. Silencieux.

De là-haut, vue sur la ville, le dôme rouge de Brunelleschi irradiant la géométrie urbaine, la rivière traçant un sillon gris-vert en son centre.

Il marche devant, s'éloigne du village, emprunte des sentiers inconnus, inexplorés.

Frottement des tissus dans la marche, raclement des chaussures contre les pierres, bourdonnements – le ballet d'insectes volants. Essoufflement.

Silencieux toujours.

Loin des autres. Loin.

derrière

corps en mouvement

cuisses

fesses

bras

derrière

et pourtant elle

devant ses yeux

écouter

sa respiration

ses expirations

écouter

ce souffle qui s'échappe

éclosion

une mouche

bourdonnement

un taon

un taon qui le parcourt

qui l'agace

chassé

par la main

leste

un taon

qui trouve sa peau

aspire le sang

Eines Morgens schlägt Nicolas ihr vor, ihn zu begleiten. Jeanne sagt ja. Erst will er wieder ins Museum, aber er geht in Richtung Auto und lässt sie einsteigen. Er fährt die Serpentin hinauf bis nach Fiesole. Schweigend.

Von dort oben Blick auf die Stadt: der rote Brunelleschi-Dom, der in die städtische Geometrie hineinstrahlt, der Fluss, der seine grau-grüne Spur durch das Zentrum zieht. Er läuft vor, weg von der Stadt, auf unbekanntem, unerforschten Wegen.

Rascheln von Stoff beim Gehen, Knirschen von Schuhen auf Steinen, Surren – tanzende Insekten in der Luft. Außer Atem Kommen.

Immer noch Schweigen.

Fern von den anderen. Fern.

hinterher

körper in bewegung

schenkel

backen

arme

hinterher

und doch sie

vor ihren augen

lauschen auf

ihr einatmen

ihr ausatmen

lauschen auf

diesen atemzug der entweicht

aufblühen

eine fliege

surren

eine bremse

eine bremse die ihn umkreist

die ihn reizt

gejagt

von der hand

flugs

eine bremse

die seine haut findet

das blut saugt

Retour à Reims

Didier Eribon

L'auteur / Der Autor

Didier Eribon, né en 1953, est professeur de sociologie à l'Université d'Amiens et l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Michel Foucault – 1926–1984* (Flammarion, 1989), *Réflexions sur la question gay* (Fayard, 1999) et *Une morale du minoritaire* (Fayard, 2001). Récemment, il a également publié *Retours sur Retour à Reims* (Cartouche, 2011) et *La Société comme verdict* (Fayard, 2013), où il continue les recherches autobiographiques entreprises dans *Retour à Reims*. Ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues, à l'instar de *Retour à Reims*, publié en anglais en 2014 (Semiotext(e)).

Didier Eribon, Jahrgang 1953, ist Professor für Soziologie an der Universität d'Amiens und Autor mehrerer Bücher, darunter *Michel Foucault – 1926–1984* (Flammarion 1989, dt. Suhrkamp, 1991), *Réflexions sur la question gay* (Fayard, 1999) und *Une morale du minoritaire* (Fayard, 2001). Zuletzt erschienen von ihm *Retours sur Retour à Reims* (Cartouche, 2011) und *La société comme verdict* (Fayard, 2013), in denen er die autobiografische Untersuchung von *Retour à Reims* fortführt. Seine Bücher wurden in mehrere Sprachen übersetzt, so z.B. *Retour à Reims* 2014 ins Englische (Semiotext(e)).



Tobias Haberkorn

Le traducteur / Der Übersetzer

Tobias Haberkorn, né en 1984, doctorant en littérature comparée à l'EHESS et à la Freie Universität Berlin, est chargé de cours en littérature comparée à la Freie Universität Berlin. Critique et journaliste, il publie des textes dans divers journaux : *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *Süddeutsche Zeitung*, *Merkur*, *Tagesspiegel*, *jetzt.de*, *Wespennest*, *Culture Dialog*. Il prépare la traduction de *Retour à Reims* de Didier Eribon (Fayard, 2009) pour une publication chez Suhrkamp au printemps 2016.

Tobias Haberkorn, geboren 1984, Doktorand in Allgemeiner und Vergleichender Literaturwissenschaft an der EHESS und der Freien Universität Berlin, ist Lehrbeauftragter für Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft an der Freien Universität Berlin. Als Journalist und Kritiker veröffentlicht er Texte in verschiedenen Zeitungen: *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *Süddeutsche Zeitung*, *Merkur*, *Tagesspiegel*, *jetzt.de*, *Wespennest*, *Culture Dialog*. Seine Übersetzung von Didier Eribon, *Retour à Reims* (Fayard, 2009) erscheint im Frühjahr 2016 bei Suhrkamp.

habtob@gmail.com

Retour à Reims, Didier Eribon

Fayard, 2009

252 pages / Seiten (11–14)

Longtemps, ce ne fut pour moi qu'un nom. Mes parents s'étaient installés dans ce village à une époque où je n'allais plus les voir. De temps à autre, au cours de mes voyages à l'étranger, je leur envoyais une carte postale, ultime effort pour maintenir un lien que je souhaitais le plus ténu possible. En écrivant l'adresse, je me demandais à quoi ressemblait l'endroit où ils habitaient. Je ne poussais jamais plus loin la curiosité. Lorsque je lui parlais au téléphone, une fois ou deux par trimestre, souvent moins, ma mère me demandait : « Quand viens-tu nous voir ? » J'éludais, prétextant que j'étais très occupé, et lui promettais de venir bientôt. Mais je n'en avais pas l'intention. J'avais fui ma famille et n'éprouvais aucune envie de la retrouver.

Je n'ai donc connu Muizon que tout récemment. C'était conforme à l'idée que j'en avais conçu : un exemple caricatural de « rurbanisation », un de ces espaces semi-urbains en plein milieu des champs, dont on ne sait plus très bien s'ils appartiennent encore à la campagne ou s'ils sont devenus, au fil des ans, ce qu'il convient d'appeler une banlieue. Au début des années 1950, ai-je appris depuis lors, le nombre d'habitants ne dépassait pas la cinquantaine, regroupés autour d'une église dont certains éléments subsistent du XII^e siècle, malgré les guerres qui dévastèrent, par vagues toujours recommencées, le Nord-Est de la France, cette région au « statut particulier », selon les mots de Claude Simon, où les noms de villes et de villages semblent synonymes de « batailles » et de « camps retranchés », de « sourdes canonnades » et de « vastes cimetières »¹. Aujourd'hui, ils sont plus de deux mille à y vivre, entre, d'un côté, la Route du champagne qui commence à sinuer non loin de là dans un paysage de coteaux couverts de vignes et, de l'autre, une zone industrielle plutôt sinistre, dans les faubourgs de Reims, que l'on rejoint après 15 ou 20 minutes de voiture. Des rues ont été créées, le long desquelles s'alignent des maisons semblables les unes aux autres et accolées deux par deux. Ce sont, pour la plupart, des logements sociaux : leurs locataires ne sont pas des gens riches, loin s'en faut. Pendant près de vingt ans, mes parents vécurent là sans que je me décide à faire le déplacement. Je ne vins dans cette bourgade – comment désigner un tel endroit ? – et dans leur

1 Claude Simon, *Le Jardin des Plantes*, Paris, Minuit, 1997, pp. 196-197.

Lang ist es für mich nur ein Name gewesen. Meine Eltern waren zu einer Zeit in dieses Dorf gezogen, als ich sie nicht mehr besuchte. Hin und wieder schickte ich ihnen eine Postkarte von meinen Auslandsreisen, halbherzig bemüht, eine Verbindung zu erhalten, die ich mir so lose wie möglich wünschte. Beim Schreiben der Adresse fragte ich mich, wie der Ort, an dem sie wohnten, wohl aussah. Nie trieb ich die Neugier weiter. Wenn ich sie drei oder vier Mal pro Semester, oft auch seltener, am Telefon hatte, fragte mich meine Mutter: „Wann kommst du uns besuchen?“ Ich wich aus, gab vor, sehr beschäftigt zu sein, und versprach, bald zu kommen. Aber ich hatte es nicht vor. Ich war vor meiner Familie geflohen und verspürte nicht die geringste Lust, sie wiederzusehen. Ich habe Muizon also erst kürzlich kennengelernt. Es entsprach meiner Vorstellung: eine Karikatur der Zersiedlung, einer dieser semiurbanen Räume inmitten von Äckern, von denen man nicht mehr genau weiß, ob sie noch Land oder schon zu dem geworden sind, was man gemeinhin eine „banlieue“ nennt. Seitdem habe ich erfahren, dass zu Beginn der 1950er Jahre hier nicht mehr als fünfzig Menschen um eine Kirche siedelten, von der trotz all der Kriege, die den französischen Nordosten Welle um Welle verwüstet haben, Teile aus dem 12. Jahrhundert erhalten sind. Diese „Region mit Sonderstatus“, wie Claude Simon sagt, wo Städte- und Dorfnamen nach „Schlachten“, „Schanzen“, „dampfem Kanonendonner“ und „großen Friedhöfen“¹ klingen. Heute leben mehr als zweitausend Menschen hier, zwischen der Route du Champagne, die sich ganz in der Nähe durch weinbebaute Hänge schlängelt, und einem trostlosen Industriegebiet in den Vororten von Reims, das man in 15 bis 20 Autominuten erreicht. Straßen wurden gebaut, an denen sich uniforme Doppelhäuser aufreihen. Sozialer Wohnungsbau, größtenteils – reich sind die Mieter beileibe nicht. Mehr als zwanzig Jahre haben meine Eltern dort gelebt, ohne dass ich mich zu einem Besuch hatte durchringen können. Ich kam erst in ihr Häuschen – und in ihre, wie nennt man das, Reihensiedlung? – als mein Vater es verlassen hatte, um von meiner Mutter in eine Alzheimer-Klinik eingewiesen zu werden, aus der er nicht wieder herauskommen sollte. Sie hatte diesen Moment so lange wie möglich hinausgezögert, dann

1 Claude Simon, *Le Jardin des Plantes*, übersetzt von Eva Moldenhauer, Köln, Dumont, 1997, S. 191 f.

maisonnette qu'après que mon père l'eut quittée pour être installé par ma mère dans une clinique accueillant des personnes frappées par la maladie d'Alzheimer, d'où il n'allait plus sortir. Elle avait retardé ce moment le plus longtemps possible, mais, épuisée et effrayée par ses soudains accès de violence – un jour, il avait pris un couteau de cuisine et s'était précipité sur elle –, elle avait fini par se rendre à l'évidence : il n'y avait pas d'autre solution. Dès qu'il fut absent, il me devint possible d'entreprendre ce voyage ou plutôt ce processus de retour auquel je n'avais pu me résoudre auparavant. De retrouver cette « contrée de moi-même », comme aurait dit Genet, d'où j'avais tant cherché à m'évader : un espace social que j'avais mis à distance, un espace mental contre lequel je m'étais construit, mais qui n'en constituait pas moins une part essentielle de mon être. Je vins voir ma mère. Ce fut le début d'une réconciliation avec elle. Ou, plus exactement, d'une réconciliation avec moi-même, avec toute une part de moi-même que j'avais refusée, rejetée, reniée. Ma mère me parla beaucoup au cours des quelques visites que je lui rendis dans les mois qui suivirent. D'elle, de son enfance, de son adolescence, de son existence de femme mariée... Elle me parla de mon père aussi, de leur rencontre, de leur relation, des existences qu'ils avaient menées, de la dureté des métiers qu'ils avaient exercés. Elle voulait tout me dire et son verbe s'emballait, intarissable. C'était comme si elle avait eu à cœur de rattraper le temps perdu, de gommer d'un coup la tristesse qu'avaient représentée pour elle les conversations que nous n'avions pas eues. Je l'écoutais, en buvant du café, assis en face d'elle. Avec attention quand elle se racontait elle-même ; avec lassitude et ennui quand elle me détaillait les faits et gestes de ses petits-enfants, mes neveux, que je n'avais jamais vus et auxquels je ne m'intéressais guère. Un lien se recréait entre nous. Quelque chose se réparait en moi. Je voyais à quel point mon éloignement avait été difficile à vivre pour elle. Je compris qu'elle en avait souffert. Qu'en avait-il été pour moi, qui l'avais pourtant décidé ? N'avais-je pas souffert d'une tout autre façon, selon le schéma freudien d'une « mélancolie » liée au deuil indépassable des possibilités que l'on a écartées, des identifications que l'on a repoussées ? Elles survivent dans le moi comme l'un de ses éléments constitutifs. Ce à quoi l'on a été arraché ou ce à quoi l'on a voulu s'arracher continue d'être partie intégrante de ce que l'on est.

aber, erschöpft und erschreckt von seinen plötzlichen Gewaltausbrüchen – einmal war er mit einem Küchenmesser auf sie losgegangen – der Wahrheit ins Auge gesehen: Es gab keine andere Lösung. Sobald er weg war, wurde es mir möglich, diese Reise, oder besser gesagt diesen Prozess der Rückkehr auf mich zu nehmen, zu dem ich mich so lange nicht hatte entschließen können. Die Wiederentdeckung dieser „Gegend meiner selbst“, wie Genet gesagt hätte, von der ich mich so sehr hatte lossagen wollen: einen sozialen Raum, den ich auf Distanz gebracht hatte; einen geistigen Raum, gegen den ich mich konstruiert hatte, der aber nichtsdestoweniger einen wesentlichen Teil meines Seins bestimmte. Ich besuchte meine Mutter. Es war der Beginn einer Aussöhnung mit ihr. Oder genauer, einer Aussöhnung mit mir selbst, mit einem ganzen Teil meines Selbst, den ich verweigert, verworfen, verneint hatte.

Wenn ich sie in den folgenden Monaten ab und an besuchte, erzählte mir meine Mutter viel. Über sich selbst, ihre Kindheit und Jugend, ihr Leben als Ehefrau... Sie sprach auch von meinem Vater, von ihrem Kennenlernen und ihrer Beziehung, wie sie ihre Leben geführt, wie schwer sie gearbeitet hatten. Alles wollte sie mir sagen, unermüdlich, ihre Worte überschlugen sich. Als läge ihr auf dem Herzen, die verlorene Zeit einzuholen und ein für allemal die Traurigkeit zu vertreiben, die unsere nicht geführten Gespräche in ihr hinterlassen hatten. Wir saßen uns bei Kaffee gegenüber, ich hörte ihr zu. Aufmerksam, wenn sie von sich selbst erzählte, matt und gelangweilt, wenn sie die Großtaten ihrer Enkelkinder aufzählte, meiner Neffen, die ich nie getroffen hatte und die mich kaum interessierten. Es entstand wieder eine Bindung zwischen uns. Etwas stellte sich wieder her in mir. Ich sah, wie schwer es für sie gewesen war, mit meiner Abwendung zu leben. Ich verstand, dass sie darunter gelitten hatte. Aber wie war es für mich gewesen, der ich es doch immer so gewollt hatte? Hatte ich nicht auf andere Weise gelitten, nach dem Freud'schen Schema einer Melancholie, die aus einer nicht verwundenen Trauer über die ausgeschlagenen Möglichkeiten und von sich gewiesenen Identifikationen entsteht? Sie überleben im Ich als eines seiner Bausteine. Das, wovon man losgerissen wurde oder sich losreißen wollte, bleibt Bestandteil dessen, was man ist.

Acharnement

Mathieu Larnaudie

L'auteur / Der Autor

Mathieu Larnaudie, né en 1977 à Blois, publie son premier roman alors qu'il étudie encore la philosophie et la littérature. Beaucoup d'autres suivent, dont *Strangulation* (Gallimard, 2008), *Les Effondrés* (Actes Sud, 2010) et *Acharnement* (Actes Sud, 2012). Son dernier roman, *Notre désir est sans remède*, paraît en août 2015 chez Actes Sud. Par ailleurs, Mathieu Larnaudie est auteur et lecteur pour la revue et les éditions Inculte depuis 2004. Il vit et travaille à Paris.

Mathieu Larnaudie wurde 1977 in Blois geboren. Während seines Philosophie- und Literaturwissenschaftsstudiums veröffentlicht er seinen ersten Roman. Es folgen weitere, darunter vor allem *Strangulation* (Gallimard, 2008), *Les Effondrés* (Actes Sud, 2010) und *Acharnement* (Actes Sud, 2012). Sein jüngster Roman *Notre désir est sans remède* erscheint im August 2015 bei Actes Sud. Seit 2004 ist Mathieu Larnaudie außerdem Autor und Lektor der Zeitschrift und des Verlags Inculte. Er lebt und arbeitet in Paris.



Friederike Ridegh

La traductrice / Die Übersetzerin

Friederike Ridegh, née en 1984 à Lunebourg, vit en France pendant dix ans. Après des études européennes à Paris, elle collabore tout d'abord avec l'agence littéraire L'Autre Agence et les éditions Piranha. Outre son travail à l'Institut Goethe et au bureau parisien de l'Institut franco-allemand de Ludwigsburg, elle exerce le métier de traductrice. Les romans de Mathieu Larnaudie, qui allient une langue puissante à des intrigues grotesques, développent son goût pour la traduction littéraire. Depuis l'été 2015, elle vit comme traductrice indépendante à Helsinki.

Friederike Ridegh wird 1984 in Lüneburg geboren. Sie lebt zehn Jahre in Frankreich und studiert Kultur- und Europawissenschaften in Paris. Freiberuflich arbeitet sie zuerst für die Literaturagentur L'Autre Agence und den Verlag Piranha. Neben ihren Tätigkeiten am Goethe-Institut und im Pariser Büro des Deutsch-Französischen Instituts Ludwigsburg ist sie als Übersetzerin tätig. Mathieu Larnaudies Romane und deren Verknüpfung von Sprachgewalt und skurrilen Plots wecken ihre Lust auf literarische Übersetzung. Seit Sommer 2015 lebt sie als freie Übersetzerin in Helsinki.

friederike.ridegh@gmail.com

Ce fut moi qui trouvai le troisième corps écrasé. C'était en plein après-midi ; je m'étais avancé dans le parc à la recherche de Marceau, dont je voulais qu'il m'expliquât, comme il le faisait régulièrement, les dernières décisions qu'il avait prises à propos du potager, des légumes qu'il y avait mis à croître et des nouveaux plants qu'il avait semés ; je voulais également, car, tout à mon inertie télévisuelle, je ne m'en étais pas enquis depuis quelque temps, qu'il me fasse faire un tour du verger dont l'entretien n'était pas à mes yeux le moindre de ses mérites : certes, ce verger nous avait préexisté, il avait pour ainsi dire toujours été là, sur une sorte de petit tertre arrondi qui marquait le point culminant de la propriété ; mais, invisible lorsque j'avais investi les lieux et recruté mon jardinier, dissimulé sous la jungle informe d'une nature laissée, pendant des décennies sans doute, à ses libres développements chaotiques, c'est par la main de Marceau que ce petit ensemble d'arbres fruitiers était apparu, qu'il avait été dégagé, dévoilé devrais-je dire, et à partir de là scrupuleusement cultivé. Même en mes périodes d'avachissement et d'égarement, je continuais d'éprouver une réelle satisfaction, l'une des seules qui me fussent accessibles, devant les indéniables réussites de mon jardinier, et un plaisir intact à déambuler parmi les ramages, à regarder éclore les fleurs et les pulpes. Cependant Marceau était introuvable ; dans aucune partie du domaine de son expertise je ne le voyais s'activer : probablement s'était-il rendu au village pour des motifs personnels ou s'y approvisionner en fournitures nécessaires à son œuvre. C'est – à défaut de conciliabules horticoles et pour prolonger ma promenade – en descendant vers la rivière que je découvris le corps, celui d'une vieille femme vêtue de l'un de ces tabliers intemporels tels qu'en portent les paysannes d'ici, qui semblent avoir été découpés dans une nappe de toile cirée aux petites fleurs barbouillées sur un fond bleu nuit, et dont la partie inférieure s'était retroussée sur des cuisses grasses que prolongeaient d'énormes mollets sillonnés de varices presque aussi bleues que le tissu huileux qui, auparavant, les avait recouvertes. Son visage était invisible, complètement tourné vers le sol, incrusté dans l'herbe, et enfoui sous une chevelure à la fois lourde et filasse, faite d'un crin rare mais épais, tressé par la saleté, qui s'étoilait autour de la tête et me fit penser à une serpillière qu'on aurait déposée sur la nuque du cadavre, ou à un poulpe mort laissant se déployer ses tentacules flasques de part et d'autre du crâne.

Ich war es, der den dritten zerschmetterten Körper fand. Es war mitten am Nachmittag; auf der Suche nach Marceau hatte ich mich in den Park begeben, um wie gewöhnlich von ihm über seine Maßnahmen bezüglich des Gemüsegartens unterrichtet zu werden, welche Gemüsesorten er gesetzt und welche neuen Pflanzen er gesät hatte; außerdem wollte ich, da ich, indisponiert durch meine televisive Trägheit, seit Längerem nicht mehr nachgefragt hatte, ihn bitten, dass er mich durch den Obsthain führte, den er aus meiner Sicht äußerst verdienstvoll hegte und pflegte: gewiss existierte dieser Obsthain bereits vor unserer Zeit, er war sozusagen schon immer da, auf einer Art kleinem Buckel, dem höchsten Punkt des Anwesens; allerdings war er, als ich die Örtlichkeiten in Besitz nahm und meinen Gärtner anstellte, noch völlig unsichtbar gewesen, verborgen inmitten eines formlosen Dschungels, einer zweifellos jahrzehntelang sich selbst überlassenen, wild wuchernden Natur, aber dank Marceaus grünem Daumen war dieses kleine Obstbaum-Ensemble zum Vorschein gekommen, freigelegt, besser gesagt enthüllt und seither gewissenhaft kultiviert worden. Ich empfand selbst in meinen antriebslosen und verzettelten Phasen beim Anblick der nicht von der Hand zu weisenden Erfolge meines Gärtners echte – selten erreichte – Befriedigung und ungebrochene Freude daran, inmitten üppiger Ranken, sprießender Knospen und reifender Früchte zu lustwandeln. Marceau indessen blieb unauffindbar; ich sah ihn keines seiner Kompetenzfelder bestellen: wahrscheinlich hatte er sich ins Dorf begeben, um persönliche Dinge zu erledigen oder sich mit Material auszustatten, das er für sein Werk benötigte.

Die Leiche entdeckte ich – wegen ausgefallenen Gartenkonzils meinen Spaziergang verlängernd – auf dem Weg zum Fluss, die Leiche einer alten Dame, bekleidet mit einer zeitlosen Bäuerinnenschürze, die so aussah, als wäre sie aus einer dieser dunkelblauen Wachstuchdecken mit billigem Blümchenmuster geschnitten; der untere Saum war die fetten Schenkel hochgerutscht, an die sich mächtige, von Krampfadern durchzogene Waden anschlossen, beinahe so blau, wie der ölige Stoff, der sie zuvor verdeckt hatte. Ihr Gesicht war nicht zu sehen, vollkommen dem Boden zugewandt, eingekerbt ins Gras und vergraben unter einer ebenso schweren wie strähnigen Mähne aus schütterem aber dickem, schmutzverkrustetem Haar, das aussah, als hätte jemand einen Wischmob in den Nacken der Leiche gelegt oder als breitete ein toter Tintenfisch seine schlaffen Tentakel

Je gardais mes distances. Sans pour autant éprouver l'écœurement qui m'avait étreint la première fois que je m'étais penché sur un corps tombé du parapet, je ressentis une espèce d'étourdissement, comme si j'avais été sur le point de perdre l'équilibre et qu'il me fallût, pour que j'évitasse de m'évanouir et de m'effondrer, me redresser physiquement, raidir ma colonne vertébrale et, en mon for intérieur, me dissocier de la situation à laquelle, cette fois comme les précédentes, je me trouvais contraint de prendre part. Il m'incombait de déclencher d'un coup de téléphone toute la scène ultérieure, le ballet répugnant de la soldatesque qui viendrait chercher la dépouille et m'interroger, interroger Marceau qui bientôt rentrerait du village, et aucune possibilité ne m'était donnée de m'y soustraire. Il m'était strictement impossible de ne pas faire ce qu'il fallait que je fasse, ce que les circonstances exigeaient de moi.

auf beiden Seiten des Schädels aus.

Ich blieb auf Abstand. Ich verspürte eine Art Schwindel, wenn auch nicht dasselbe Ekelgefühl, das mich gepackt hatte, als ich mich zum ersten Mal über einen von der Brüstung gefallenen Körper beugte, mir war, als verlöre ich beinahe das Gleichgewicht und müsste mich, um nicht ohnmächtig zu werden oder zusammenzubrechen, körperlich aufrichten, meine Wirbelsäule strecken und mich innerlich von der Situation dissoziieren, an der teilzuhaben ich erneut, wie auch die vorangegangenen Male, gezwungen war. Mir oblag es nun, durch einen Telefonanruf das darauffolgende Szenario auszulösen, das abscheuliche Ballett der Soldatesqua, die die sterblichen Überreste abholen und sowohl mich als auch den in Kürze aus dem Dorf zurückerwarteten Marceau, verhören würde, und mir blieb keine Möglichkeit, mich diesem Prozedere zu entziehen. Es war mir schlechterdings unmöglich, nicht zu tun, was ich tun musste, was die Umstände von mir verlangten.

L'année des volcans

François-Guillaume Lorrain

L'auteur / Der Autor

François-Guillaume Lorrain, né en 1970, est journaliste. Il vit aux quatre coins de l'Europe avant de s'installer à Paris. Il écrit des articles pour *Le Point* et publie des livres depuis 1995. Ses domaines de prédilection sont l'histoire et la critique de film. *L'année des volcans* est son septième roman. Lorrain raconte avec une profusion de détails, beaucoup de passion et sur un ton humoristique l'histoire d'amour entre Ingrid Bergman et Roberto Rossellini sur les lieux du tournage du film *Stromboli*. Un hommage au cinéma italien et à l'Italie des années 1950.

François-Guillaume Lorrain, Jahrgang 1970, ist Journalist. Er lebt an den verschiedensten Orten Europas, bevor er sich in Paris niederlässt. Er schreibt für die Wochenzeitschrift *Le Point* und veröffentlicht seit 1995 eigene Werke. Seine Spezialgebiete sind Geschichte und Filmkritik. *L'année des volcans* ist sein siebter Roman. Darin erzählt Lorrain mit großer Detailgenauigkeit, Passion und humorvoll-ironischer Distanz die Liebesgeschichte von Ingrid Bergman und Roberto Rossellini im Rahmen der Dreharbeiten des Films *Stromboli*. Eine Hommage an das italienische Kino und das Italien der 50er Jahre.



Anne Thomas

La traductrice / Die Übersetzerin

Anne Thomas naît en 1988 à Karl-Marx-Stadt mais grandit à Flensburg après avoir fui la RDA. Elle étudie l'anglais et le français à Halle et obtient en 2013 son Master de traduction littéraire à Düsseldorf. Elle travaille depuis lors en tant que traductrice indépendante et occasionnellement en tant qu'interprète à Londres et à Paris. En 2014 paraît sa première traduction, le livre d'art *Paris toujours* de Yimeng Wu, au Kunstanstifter Verlag.

Anne Thomas wird 1988 in Karl-Marx-Stadt geboren, wuchs jedoch nach geglückter Republikflucht in Flensburg auf. Sie studiert Englisch und Französisch in Halle/Saale und schließt 2013 in Düsseldorf ihren Master in Literaturübersetzen ab. Seitdem arbeitet sie als freie Übersetzerin und gelegentliche Dolmetscherin in London und Paris. 2014 erscheint ihre erste Übersetzung, der Kunstband *Paris Toujours* von Yimeng Wu, im Kunstanstifter Verlag.

anne.thomas88@yahoo.de

L'année des volcans, François-Guillaume Lorrain

Flammarion, 2014

382 pages / Seiten (15–18)

La mèche était allumée. Au bout d'un faisceau de lumière tremblotant, le regard de Bergman s'était posé sur les images rêvées par un Rossellini encore absent. La rencontre était devenue possible.

Mais la mèche venait de plus loin. D'un premier instant passé inaperçu, un grain de sable dans la vaste horlogerie du monde qui s'appelait Geiger. Un sous-fifre dont personne n'a retenu le nom.

Roland Ernest « Rod » Geiger était un jeune caporal de l'armée américaine, qui, le 12 mars 1945, soit vingt et un mois auparavant, avait quitté aux alentours de dix heures du soir le numéro 30 de la via degli Avignonesi. À cette adresse se cachait un bordel très apprécié par ses compatriotes. La douceur de l'air romain invitait à la flânerie, et Geiger répondit à l'invitation. En temps normal, il oscillait légèrement. L'alcool qui imbibaient son corps n'arrangeait rien. La nuit non plus. Il n'oscillait plus, il tanguait. Mais sa mémoire fixait une image assez précise qui avait pour nom Lætitia, dont il répétait les trois syllabes obsédantes, Læ-ti-tia, Læ-ti-tia... Il tanguait en rythme. Le bonheur en latin, lui avait-elle chuchoté avant de s'allonger sous sa grande carcasse. Il avait couché avec Happiness. Mais la soirée n'était pas finie. Il s'interrogea. Où pouvait-on aller après avoir couché avec le bonheur ?

Il avisa une enseigne lumineuse. Trois mots tournaient en boucle dans la nuit comme de petits feux follets. *Stars and Stripes*. Le journal de son armée victorieuse. Geiger songea que là-bas, quelqu'un aurait peut-être la réponse à la question qui le tracassait depuis plusieurs jours : les New York Giants l'avaient-ils emporté contre les Brooklyn Dodgers ? Le Polo Grounds lui manquait, et surtout Melvin Ott et son lever de jambe caractéristique avant de frapper la balle. Il se mit d'ailleurs en position, comme s'il avait une batte entre les mains, et devant des Romains amusés, qui ignoraient tout de Master Melvin, recordman absolu des home runs, il effectua quelques moulinets peu discrets. Lorsqu'il en eut assez de fendre l'air, il se remit en route, bien décidé à pousser la porte de *Stars and Stripes*. Mais un câble électrique traînait dans le noir, il trébucha et se vautra.

– Putain de câble !

Il hésita à reprendre son chemin, puis s'intéressa à la cause de sa chute peu glorieuse. Si l'une des extrémités du câble courait vers le journal, l'autre, plus énigmatique, menait

Die Zündschnur brannte. Ingrid Bergman hatte am Ende eines flimmernden Lichtkegels den Blick in eben jene Bilder versenkt, die ein gewisser, noch abwesender Rossellini erträumt hatte. Nun war eine Begegnung möglich.

Doch die Zündschnur reichte viel weiter zurück, bis zu einem fast unbemerkten Ausgangspunkt, einem Rädchen im riesigen Getriebe der Welt namens Geiger, dessen Name schnell wieder in Vergessenheit geriet.

Roland Ernest „Rod“ Geiger war ein junger Unteroffizier der US-Army, der am 12. März 1945, sprich einundzwanzig Monate vor Bergmans Kinobesuch, gegen zehn Uhr abends die Via degli Avignonesi Nr. 30 verließ. Hinter dieser Adresse verbarg sich ein bei seinen Landsleuten äußerst beliebtes Bordell. Der milde römische Abend lud zum Bummeln ein, und Geiger nahm die Einladung an. Sein Gang war ohnehin schon leicht schwankend. Der Alkohol, den er intus hatte, machte es nicht unbedingt besser. Die späte Stunde ebenfalls nicht. Er schwankte nicht mehr, er torkelte. Nur ein Bild hatte er klar vor Augen, einen Namen, dessen drei eingängige Silben er ständig vor sich hin sang: Le-ti-zia, Le-ti-zia ... Er torkelte im Rhythmus. Lateinisch für Glück, hatte sie ihm zugeflüstert, bevor sie unter seinen wuchtigen Körper glitt. Er hatte mit Happiness geschlafen. Aber der Abend war noch jung. Er dachte nach. Wo konnte man hingehen, wenn man mit dem Glück im Bett gewesen war?

Da sah er ein leuchtendes Schild. Drei Wörter liefen in Endlosschleife durch die Nacht wie Irrlichter. *Stars and Stripes*. Die Zeitung seiner siegreichen Armee. Geiger überlegte, ob dort vielleicht jemand eine Antwort auf die Frage hatte, die ihn seit ein paar Tagen quälte: Hatten die New York Giants gegen die Brooklyn Dodgers gewonnen? Er vermisste die Polo Grounds, und vor allem vermisste er Melvin Ott und seine typische Art, vor einem Wurf ein Bein anzuheben. Geiger ging jetzt selbst in Position, als hätte er einen Baseballschläger in den Händen, und unter den amüsierten Blicken vorbeilaufender Römer, die keine Ahnung von Master Melvin und seinen Home-Run-Rekorden hatten, vollführte er ein paar ausladende Schwünge. Als er genug davon hatte, in der Luft herumzufuchteln, ging er fest entschlossen auf die Tür der *Stars and Stripes* zu. Doch ein Kabel lag im Dunkeln herum, er stolperte und fiel hin.

„Scheißkabel!“

jusqu'à un sous-sol obscur et une porte contre laquelle il se mit à tambouriner. À la vue de l'uniforme, le prêtre qui lui ouvrit pensa que ce militaire cherchait la même chose que tous ses camarades, l'entrée du bordel. D'un petit air hypocrite, Geiger le détrompa et, d'un mouvement de tête désigna une sacristie qu'il avait aperçue, luisant dans la pénombre. L'homme d'Église consentit à s'effacer.

Plusieurs câbles serpentaient sur le sol, mais à présent Geiger se méfiait et il avançait sans le quitter des yeux. Il ne vit donc pas la caméra, qu'il rattrapa in extremis, réalisant avec un temps de retard qu'il avait fait irruption au beau milieu d'un tournage, ce dont personne ne songea à se formaliser, car l'ambiance était particulièrement électrique.

– Plus de lumière ou je m'en vais ! Tu ne me feras pas faire ça ! Tu y vois quelque chose, toi ? Un homme coiffé d'une visière tapait du pied et hurlait en direction d'une silhouette dissimulée dans la pénombre, une cigarette aux lèvres.

– Roberto, tout le monde va se dire, mais quel est le saligaud qui a éclairé cette merde ? À cause de toi, je n'aurai plus de travail. Tu ne crois pas que l'Italie est assez malheureuse comme ça ? Chaque soir, je viendrai sonner chez toi pour te demander à manger et tu regretteras cette nuit où tu m'as fait tourner avec deux ampoules qui n'éclaireraient même pas mes chiottes... Quand tu développeras les rushes, tu n'y verras pas plus que dans le cul d'un nègre. Mais tu t'en fiches de les développer, tu n'as plus une lire pour continuer le tournage et personne ne veut te prêter d'argent...

L'homme reprit son souffle, et celui qu'il venait d'appeler Roberto en profita pour avancer dans la lumière, ou du moins ce qui en faisait office.

– Parfait, Arata, c'est exactement l'éclairage que je veux...

Le ton était calme, la voix douce, et un sourire flottait sur ses lèvres.

– ... Tout ce que tu faisais avant, les gros projecteurs, les filtres, le studio, tu oublies. On n'a plus rien. Ici, le mois dernier, ce n'était qu'une arène pour courses de lévriers, et maintenant, regarde cette belle sacristie. J'ai confiance en toi et si ce film doit rester sur une étagère, ta réputation n'en souffrira pas, tu seras toujours le grand Arata.

Zuerst wollte er nicht weitergehen, doch dann erwachte sein Interesse für die Ursache dieses wenig ruhmvollen Sturzes. Ein Ende des Kabels führte zur Redaktion des Nachbarhauses, das andere dagegen verschwand rätselhafterweise in einem schummrigen Keller, an dessen Tür er nun hämmerte. Der Priester, der ihm öffnete, glaubte beim Anblick der Uniform, der Soldat sei auf dasselbe aus wie seine Kameraden, nämlich einen Bordellbesuch. Mit leicht gönnerhaftem Gesichtsausdruck korrigierte Geiger den Irrtum und wies mit dem Kinn auf eine Sakristei, die er im Halbdunkel erahnte. Der Kirchenmann bequemte sich, zur Seite zu treten.

Auf dem Boden schlängelten sich mehrere Kabel, doch Geiger war jetzt auf der Hut und ließ sie nicht aus den Augen, als er hineinging. Und so sah er die Kamera nicht, konnte sie gerade noch auffangen und erkannte mit Verspätung, dass er mitten in einen Dreh gepatzt war – aber darum scherte sich niemand, denn die Atmosphäre war extrem geladen. „Mehr Licht, oder ich gehe! Das mach ich nicht mit! Oder siehst du hier vielleicht irgendwas?“

Ein Mann mit einer Sonnenblende auf dem Kopf stampfte auf und brüllte eine im Schatten verborgene Gestalt mit Zigarette im Mund an.

„Alle werden sagen, welcher Idiot hat denn den Scheiß beleuchtet? Du bist schuld, wenn ich keine Arbeit mehr kriege, Roberto, dann kannst du mir jeden Abend Suppe kochen... das wird dir noch leidtun, zwei beschissene Glühbirnen, das reicht ja nicht mal für mein Klo... Auf den Rohschnitten siehst du nachher so viel wie in 'nem Negerarsch. Wenn's hochkommt. Geht's Italien nicht schon schlecht genug? Aber das ist dir ja sowieso egal, du hast kein Geld mehr zum Drehen, und kein Mensch leiht dir noch 'ne Lira...“

Der Mann holte Luft, und der andere namens Roberto nutzte die Gelegenheit und trat ins Licht – falls es diesen Namen verdiente.

„Perfekt, Arata, genau die Beleuchtung will ich haben.“

Sein Ton war ruhig, die Stimme sanft, und um seine Lippen spielte ein Lächeln.

„Alles, was du vorher gemacht hast, große Scheinwerfer, Filter, Studio, das vergisst du. Das haben wir alles nicht mehr. Vor einem Monat war hier noch eine Hunderennbahn, und jetzt guck dir diese schöne Sakristei an. Ich setze großes Vertrauen in dich, und selbst wenn der Film im Regal verstaubt, wird dein Ruf nicht darunter leiden: Du bist und bleibst der große Arata.“

Tous les diamants du ciel

Claro

L'auteur / Der Autor

Claro naît en 1962 à Paris. Après des études en classe préparatoire littéraire au lycée Lakanal, il travaille comme libraire et correcteur, avant de publier son premier roman en 1986. Outre sa propre œuvre littéraire, il est connu pour ses traductions d'auteurs tels que Salman Rushdie, William T. Vollmann et Thomas Pynchon. *Tous les diamants du ciel* paraît en 2012 chez Actes Sud et raconte la rencontre entre Antoine, jeune mitron aux tendances mystiques, et Lucy Diamond, gérante d'un sex-shop et collaboratrice de la CIA, dans le Paris de 1969.

Claro wird 1962 in Paris geboren. Nach einem Studium der Literatur am Lycée Lakanal arbeitet er als Buchhändler und Korrektor, bevor er 1986 seinen ersten Roman veröffentlicht. Neben seinem schriftstellerischen Werk ist er für seine Übersetzungen von Autoren wie Salman Rushdie, William T. Vollmann und Thomas Pynchon bekannt. *Tous les diamants du ciel* erscheint 2012 bei Actes Sud und erzählt die Begegnung des mystisch bewegten Bäckerlehrlings Antoine und der Sexshopbesitzerin/CIA-Helferin Lucy Diamond im Paris des Jahres 1969.



Volker Zimmermann

Le traducteur / Der Übersetzer

Volker Zimmermann est né à Dortmund en 1979. Après des études d'histoire, de cinéma, de philosophie et de littérature comparée à l'Université d'Erfurt et au Dartmouth College (États-Unis), il s'installe à Paris en 2004. Il travaille, entre autres, pour la maison d'édition italienne Coconino Press et pour le Conseil international des monuments et des sites (ICOMOS), avant de se mettre à son compte en tant que traducteur en 2012. À côté de son activité de traducteur, il est membre de la micro-maison d'édition Papier Gaché et co-organise, depuis 2011, le Festival Fanzines! à Paris.

Volker Zimmermann wird 1979 in Dortmund geboren. Er studiert Geschichte, Film, Philosophie sowie Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft an der Universität Erfurt und am Dartmouth College (USA). Seit 2004 lebt er in Paris. Dort arbeitet er unter anderem für den italienischen Verlag Coconino Press und den internationalen Denkmalrat ICOMOS, bevor er sich 2012 als Übersetzer selbstständig macht. Neben seiner Tätigkeit als Übersetzer ist er Mitglied des Mikroverlags Papier Gaché und organisiert seit 2011 das Fanzines! Festival in Paris.

volker.zim@gmail.com

DEPARTS

Elle survécuit ainsi, entre un coin de rue où pointer le genou, talon plaqué contre le mur, un sourire colorié à même son visage de fausse étudiante, et la planque où doser le gogo, qui très vite oubliait ses visées extra-conjugales pour la rejoindre dans des descriptions du monde tel que jamais il ne serait, tandis que deux ou trois agents, derrière un miroir sans tain, observaient la scène en prenant des notes. L'acide était une boîte où enfermer le monde sans que ce dernier s'en offusque, et Lucy finit par s'y croire en sécurité. Les dragons de fleurs, les tunnels tournants, l'incroyable sonorité des caresses, puis la bascule, la dissémination, et enfin un Coney Island cristallin où côtoyer le vertige sans se poser la moindre question. Wen Kroy la laissait vivre l'onde et ses caprices, du moment que les résultats étaient à la hauteur. Le budget semblait inépuisable. De son côté, Lucy éprouvait pour Wen une fascination proportionnelle à sa nouvelle dépendance. Les muscles de son mentor savaient, sous la soie des chemises ou le cuir des gants, transmettre une partie non négligeable de leurs intentions. Il avait des yeux bleu clair, faussement discrets derrière des paupières si souvent baissées qu'il semblait ne s'intéresser qu'à vos pieds, choses pénibles qu'il lui faudrait piétiner. Le cheveu long, voire gras, de celui qui l'a eu ras et sec avant de décider qu'une stratégie vaut bien une autre. Une façon d'avancer comme à coups de hanches, probable souvenir d'une blessure, à moins qu'elle ne dénotât chez lui une conception martiale de la marche. Et des gestes, certes virils, mais faussement simiesques, aussi codés que millimétrés, dont l'efficacité était immédiate sur l'interlocuteur, ou l'adversaire, si tant est qu'il y eût là matière à distinction pour Wen. Son corps, qu'il planquait dans des matières coûteuses, semblait avoir extorqué à la boue et au cristal tous les atouts nécessaires pour traverser un champ de mines sans renverser une goutte de champagne. Ses mains, aux doigts épais mais manucurés, étaient faites pour manipuler des massues de bronze avec la discrétion d'une geisha – c'est du moins l'image mentale que s'en faisait Lucy. S'il puait la cicatrice et la strangulation, c'était bien malgré lui. Brute souple, peu soucieuse de nier sa brutalité ou de dissimuler sa souplesse, Wenceslas Kroy était avant tout un barbare policé, avec toujours une décision d'avance sur vos

DESTINATIONEN

So überlebte sie, zwischen der Straßenecke, wo sie mit angewinkeltm Knie und gegen die Mauer gestemmtm Absatz ein falsches Studentinnenlächeln lächelte, und der Bude, wo der Gelackmeierte seine Dosis verabreicht bekam und daraufhin sehr schnell seine außerehelichen Ambitionen vergaß, um sich mit Lucy Schilderungen einer Welt hinzugeben, wie sie es nie geben würde, während hinter einem Einwegspiegel zwei oder drei Agenten die Szene beobachteten und Notizen machten. Das Acid war ein Kästchen, in das man die Welt stecken konnte, ohne dass sie daran Anstoß nahm, und irgendwann währte sich auch Lucy dort drinnen in Sicherheit. Die Blumendrachten, die rotierenden Tunnel, das unglaubliche Dröhnen der Berührungen, der Punkt des Brechens, das Auslaufen – und schließlich die Ankunft in einem kristallinen Coney Island, wo man dem Schwindel zweifel- und fraglos frönen durfte. Solange die Ergebnisse stimmten, ließ Wen Kroy sie die Welle reiten. Das Budget erschien unerschöpflich.

Lucy verspürte eine Faszination für Wen, die sich proportional zu ihrer neuen Abhängigkeit verhielt. Selbst verborgen unter Hemdseide oder Handschuhleder vermochten die Muskeln ihres Mentors immer einen nicht zu vernachlässigenden Anteil seiner Intentionen zu übermitteln. Seine hellblauen Augen versteckten sich in irreführender Zurückhaltung hinter oft gesenkten Lidern und erweckten den Eindruck, er interessiere sich nur für deine Füße: lästige Dinge, die er früher oder später zertreten musste. Die langen, fettigen Haare waren kurzgeschoren und trocken gewesen, bevor er entschied, dass eine Strategie so gut wie die andere sei. Sein Gang, eine Aneinanderreihung von eckigen Hüftschwüngen, war entweder der Nachhall einer Verletzung oder aber Ausdruck einer martialischen Auffassung des Gehens. Seine Bewegungen waren gewiss viril, doch nur täuschend animalisch, in gleichem Maße zielgerichtet wie millimetergenau. Gesprächspartner wie Gegenspieler (gesetzt den Fall, dass Wen zwischen diesen beiden überhaupt einen Unterschied machte) erfuhren ihre Effizienz höchst unmittelbar. Sein Körper, den er stets in exquisite Stoffe packte, schien aus Dreck und Kristall die notwendigen Kräfte herausgepresst zu haben, um einen Champagnerempfang im Minenfeld unfallfrei überstehen zu können. Seine dickfingrigen, aber sorgsam manikürten Hände waren wie dazu gemacht, Bronzekeulen

erreurs de jugement, et assez de conviction dans la poigne pour vous apprendre la révérence. Il appréciait l'opium et courtisait l'héroïne, mais quand il écrasait son clope, dans un cendrier ou sur une paume, on obéissait et il dictait.

Dans ses épaules roulait un nerf, qui semblait unique, relié à tout le reste, et dès qu'il amorçait un geste on cherchait vite les issues. Mais Wen Kroy était aussi retenue, esquive, menace bridée par la patience. Quand il se levait, quand il s'asseyait : le trou dans votre cul se serrait, vos cheveux envoyaient des signaux à vos racines, à croire que vous étiez trop penché au balcon du centième étage, alors que, plus sobrement, il était clair que vous étiez, vous et vos projets, dans son collimateur.

Il faisait parfois peur à Lucy. Quand il s'exprimait, ce n'était pas seulement pour enrober ou étayer, mais pour rappeler à sa proie qu'aucun revêtement, aucun étai ne tiendrait, que la structure aurait beau être saine, ce qui la saperait serait de votre faute. Il aimait parler, sachant que la parole était à ses actes ce que les préliminaires se doivent d'être au coït. Certaines de ces phrases, trop maquillées pour qu'on en distingue vraiment les traits autres que saillants, vous rappelaient insidieusement que toute retraite avait été coupée, et ce bien avant que vous envisagiez la possibilité d'être tombé dans une embuscade. Et alors que Lucy n'en finissait pas de s'évanouir dans la pulsation magique du LSD, et que le fastidieux kaléidoscope des nuits menaçait de gommer jusqu'à ses plus redoutables détails, il se produisit quelque chose qui aussitôt eut valeur de sevrage : Nathan Fuller sauta du dixième étage de l'hôtel *Statler* et mourut sous – non ! – *dans* ses yeux.

mit der diskreten Eleganz einer Geisha zu schwingen – so zumindest sah es Lucy vor ihrem geistigen Auge. Dass er drei Meilen gegen den Wind nach Würgerei und Wundnaht stank, musste er wohl oder übel in Kauf nehmen.

Wenceslas Kroy, ein geschmeidiger Unmensch, der sich weder darum scherte, seine Unmenschlichkeit zu verhehlen, noch seine Geschmeidigkeit zu verbergen, war vor allem ein salonfähiger Barbar, der dir bei jedem deiner Fehltritte immer eine Entscheidung voraus war und überzeugend genug zupacken konnte, um dich jederzeit in die Knie zu zwingen. Er war dem Opium nicht abgeneigt und flirtete hin und wieder mit dem Heroin, doch wenn er seine Zigarette ausdrückte, in einem Aschenbecher oder auf einem Handrücken, warst du Untertan und er Gebieter.

In Wens Schultern spannte sich ein zentraler Muskelstrang, der mit allem anderen verbunden schien. Setzte er zu einer Bewegung an, hielt man schnell nach möglichen Fluchtwegen Ausschau. Doch Wen Kroy war auch Zurückhaltung, Finte, von der Geduld in Zaum gehaltene Drohung. Ob er sich erhob, ob er sich niederließ: das Loch in deinem Arsch zog sich zusammen, und deine Haare sendeten Signale an ihre Wurzeln, als hättest du dich zu weit über das Balkongeländer im hundertsten Stock eines Hauses gelehnt, wobei nüchtern betrachtet eigentlich nur klar war, dass er dich, dich und all deine Pläne und Hoffnungen, gerade ins Fadenkreuz genommen hatte.

Manchmal machte er Lucy Angst. Wenn er sprach, tat er es nicht nur um zu verkleiden und zu untermauern, sondern um seinem Opfer zu signalisieren, dass es noch so viel verkleiden und mauern konnte, das Gebäude würde trotzdem einstürzen, und zwar durch seine eigene Schuld. Er sprach gern, denn er wusste, dass die Rede ebenso notwendig zur Tat führte wie das Vorspiel zum Koitus. Einige dieser Sätze, so sehr geschminkt, dass man nur noch die markantesten Züge ausmachen konnte, riefen stets perfide in Erinnerung, dass jeder Rückzugsweg bereits abgeschnitten war, und das, noch bevor du überhaupt in Betracht gezogen hattest, in einen Hinterhalt geraten zu können.

Und während Lucy endlos im zaubrischen Pulsieren des LSDs dahindämmerte, während das immergleiche Kaleidoskop der Nächte noch dessen furchterregendste Einzelheiten auszuradiieren drohte, geschah etwas, das einem schlagartigen Entzug gleichkam: Nathan Fuller sprang aus der zehnten Etage des Hotels *Statler* und starb vor – nein! – in ihren Augen.

Impressum

Rédaction / Redaktion:

Frédéric Balmès, Aloïse Denis, Raphaëlle Lacord, Agathe Mareuge, Benjamin Pécoud,
Lydia Dimitrow, Tobias Haberkorn, Friederike Ridegh, Anne Thomas, Volker Zimmermann

Coordination de la brochure et relecture des textes en français /

Koordination und Lektorat der französischen Texte: Magali Brieussel

Relecture des textes en allemand / Lektorat der deutschen Texte: Katja Petrovic

Pour le BIEF / Für das BIEF: Katja Petrovic

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Élise Benon, Martine Morin, Annette Schwichtenberg

Photos / Fotos: © Frankfurter Buchmesse / Nurettin Çiçek ;

Photo / Foto Frank Heibert: © Giese

Graphisme / Grafik:

Juliane Müller, Michaela Anzer

www.suntrap-design.com

www.youandmi.net

Impression / Druck:

DCM Druck Center Meckenheim – 53340 Meckenheim

© OFAJ/DFJW, 2015

En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



www.buchmesse.de



www.bief.org

fondation suisse pour la culture
prohelvetia

www.prohelvetia.ch



Programm für
lebenslanges
Lernen

www.europa.eu



Programme d'éducation
et de formation
tout au long de la vie